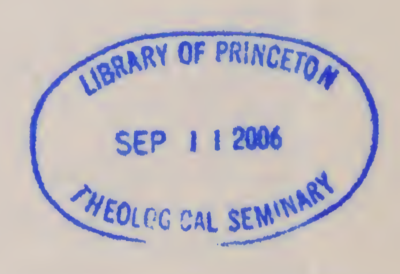




LIBRARY OF PRINCETON
SEP 11 2006
THEOLOGICAL SEMINARY



Dans les solitudes de l'Afrique

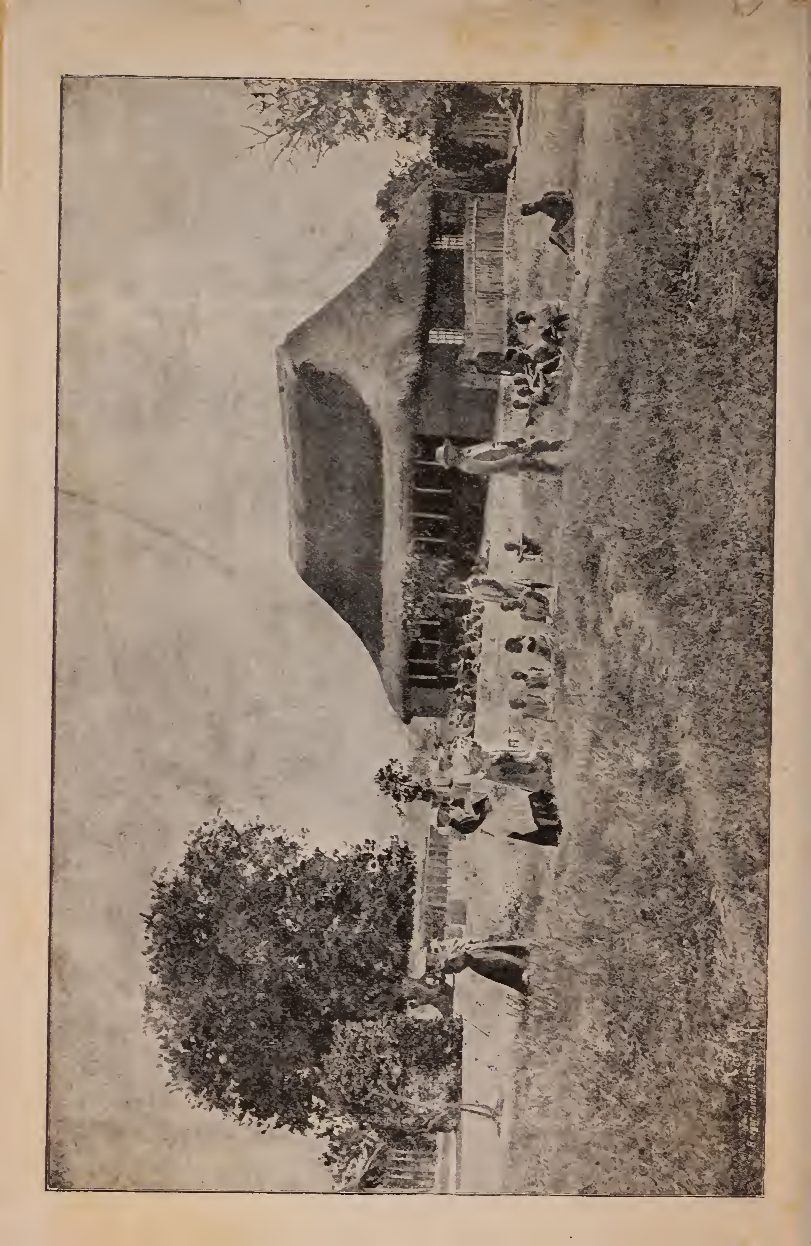






LUCIE FLORETTE







DANS LES SOLITUDES

DE L'AFRIQUE

OU

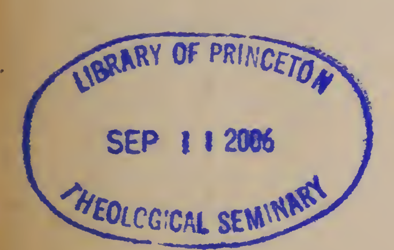
SEPT ANNÉES AU ZAMBÈZE

PAR

Mme Math. Goy

née Keck

Traduit de l'Anglais



CH. EGGIMANN & Cie.

ÉDITEURS GENÈVE



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le récit qu'on va lire venait à peine de paraître en anglais sous le titre *Alone in Africa,* que déjà plusieurs personnes exprimaient le désir qu'il fût mis à la portée des lecteurs de langue française.

C'est la tâche que nous avons entreprise.

Ces quelques pages, tracées tout simplement, et auxquelles nous avons cherché à conserver l'empreinte personnelle de l'auteur, sont bien propres à faire connaître les difficultés, les souffrances physiques et morales qui sont en quelque sorte le pain quotidien des missionnaires au Zambèze, comme aussi à nous faire apprécier, mieux encore qu'auparavant, les facilités et les ressources de tout genre qui, dans nos pays d'Europe, sont à la portée des plus humbles mêmes parmi nous.

Puisse ce petit livre trouver un grand nombre de lecteurs, et ceux-ci, faisant le compte de ce qu'ils ont reçu, en consacrer, non point une fois pour toutes, mais régulièrement et de bon cœur, une part, si modeste soit-elle, en vue d'augmenter le bien-être de nos missionnaires et d'assurer la continuation de leur œuvre au Zambèze.

Ce sera là notre récompense.

Genève, novembre 1901.

Nota. — Pour nous conformer aux généreuses intentions de l'auteur, le produit net de cette édition française sera affecté à l'œuvre missionnaire au Zambèze.

L'auteur a bien voulu accéder à notre désir en nous autorisant à joindre au texte son portrait et celui de M. Goy, qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise.

INTRODUCTION

Mathilde Keck, aujourd'hui Madame Goy, entra en 1886 comme élève au séminaire protestant de Wellington, dans la colonie du Cap. Ses parents étaient alors missionnaires à Mabolela, dans l'Etat libre d'Orange, non loin de la frontière du Lessouto. Pionniers en même temps que missionnaires dans cette partie du pays, ils avaient vécu pendant dix-huit mois dans leur wagon avant de pouvoir se construire une habitation. Mais les difficultés ne firent qu'augmenter leur amour pour les Bassoutos et leur désir de les gagner à Christ.

Lors de son arrivée à Wellington, Mathilde Keck était déjà une chrétienne vivante, animée d'un sincère désir de consacrer ses forces à amener les païens au Sauveur si précieux à son âme. Nous

eûmes la joie de voir sa piété se développer et s'affermir, et de constater que dans ses rapports avec ses compagnes elle restait toujours fidèle à son Maître.

C'était une élève gaie et heureuse. La pensée de sa future activité au milieu des païens ne la quittait jamais, aussi son désir était-il de profiter de tous les moyens à sa portée pour s'y préparer, ce qui ne l'empêchait cependant pas de donner cours à sa franche gaîté. Elle appréciait vivement l'atmosphère chrétienne du séminaire, ainsi que l'enseignement religieux de notre pasteur, le Rév. Andrew Murray.

Le Seigneur la fit passer aux travers des eaux profondes, mais celles-ci ne purent éteindre son amour pour Lui.

Madame Goy est actuellement fixée en Suisse pour l'éducation de ses deux petites filles, et c'est pour répondre aux instantes sollicitations de quelques personnes qu'elle a bien voulu écrire les quelques pages que nous publions avec son consentement, et dont, — disons-le en passant — notre

intention est de consacrer le produit[1] à l'éducation de ses enfants. M. Coillard l'a engagée, une fois celle-ci terminée, à retourner au Zambèze pour y diriger une école de jeune filles indigènes, et c'est avec la même ardeur et avec un même amour pour Dieu qu'elle entrevoit le moment où elle pourra de nouveau « apporter la lumière à ceux qui vivent dans les ténèbres ».

Nous sommes persuadé que ce petit livre, écrit sans prétentions, trouvera le chemin des cœurs, et montrera une fois de plus à ceux qui le liront la puissance de l'amour de Christ.

A. P. Ferguson,
Directrice du Séminaire protestant.

Wellington, octobre 1900.

[1] Il s'agit ici de l'édition anglaise (note du trad.).



DANS LES

SOLITUDES DE L'AFRIQUE

CHAPITRE I.

DÉBUTS.

En 1885, je me trouvais à Morija, lorsque M. Coillard, dans une de ses allocutions, adressa un appel pressant à ceux qui seraient disposés à partir pour le Zambèze, afin d'y travailler avec lui. Lorsqu'il s'écria : « Y a-t-il ici quelqu'un qui veuille aller là-bas ? », je fus sur le point de me lever et de me présenter, mais une dame assise à côté de moi me retint par le bras en m'engageant à ne pas prendre une semblable décision avant d'y avoir mûrement réfléchi. Néanmoins dès ce jour-là mon désir de me rendre sur ce champ de travail ne fit que s'accentuer toujours davantage.

Pendant mon séjour au Séminaire protestant de Wellington, en 1887, je fis part de cette intention

à notre chère directrice, Miss Ferguson, et lui confiai mon ardent désir que le Seigneur dirigeât mon chemin de ce côté-là. Je ne pouvais comprendre pourquoi, du moment que j'en éprouvais une aussi grande envie, il me fallait attendre aussi longtemps. Miss Ferguson pria avec moi, et calma mon impatience par ses affectueux encouragements.

Enfin, lorsque deux ans plus tard M. Goy revint au Lessouto et me demanda d'être la compagne de sa vie et de l'accompagner au Zambèze, je me trouvais prête à partir. Le Seigneur avait ouvert mon chemin devant moi d'une manière autre que je ne m'y serais attendue.

M. Goy, qui avait déjà passé deux ans au Zambèze, ne me dissimula aucune des difficultés qui nous attendaient, mais rien ne put me retenir. Mon désir d'aller travailler sur ce champ de mission datait de si loin, que je me trouvais trop heureuse d'y être enfin appelée.

Nous partîmes de l'Etat libre d'Orange dans un wagon traîné par des bœufs, et nous voyageâmes durant cinq mois et demi, y compris cependant une halte de plusieurs semaines à Kimberley, où nous dûmes attendre Mlle Kiener, qui devait se rendre au Zambèze avec nous. Jour après jour, semaine

après semaine, nous poursuivîmes notre route, tantôt par une chaleur accablante, tantôt sous une pluie torrentielle, luttant jour et nuit contre la fatigue et les difficultés, lorsque enfin, le 12 juillet à onze heures du soir, nous atteignîmes l'immense fleuve. Notre joie ne connut point de bornes lorsque, entendant les aboiements des chiens, notre conducteur nous expliqua que nous étions arrivés en face de Kazungula, village et station missionnaire situés sur la rive opposée. Quoique l'obscurité nous empêchât de rien voir, nous étions cependant trop impatients pour attendre jusqu'au matin, aussi, prenant nos lanternes, nous nous mîmes à courir vers le fleuve. Il était là en effet, coulant majestueusement à nos pieds, et quoique nous ne pussions discerner grand chose, nous éprouvions néanmoins un immense soulagement, et c'est à peine si nous pûmes, tant notre émotion était violente, murmurer quelques mots de reconnaissance envers notre Père Céleste, qui nous avait accompagnés le long de ce pénible voyage, et nous avait permis d'atteindre sains et saufs les bords du grand fleuve.

La traversée est une opération intéressante ; toutes les caisses durent être enlevées du wagon et transportées les unes après les autres dans des

canots ; le wagon lui-même dut être entièrement démonté et transporté pièce après pièce sur l'autre rive. Quant à la toile qui le recouvrait, on n'aurait pu la démonter et la plier sans de trop grandes difficultés, aussi fallut-il la laisser sur ses arceaux et la hisser toute entière sur quatre canots, tandis que des hommes, montés sur d'autres embarcations, la remorquèrent en ramant de toutes leurs forces. C'eût été une perte irréparable si l'un des canots eût chaviré, engloutissant au fond de l'eau une des trop précieuses pièces du wagon.

La grande difficulté est de faire passer les bœufs à la nage ; on attache chacun d'eux par les cornes au moyen d'une longue et solide lanière de cuir, dont l'autre extrémité est tenue par un homme monté sur un canot, tandis que trois ou quatre autres rament vigoureusement ; la pauvre bête arrive ainsi, mais exténuée et à bout de forces, sur la rive opposée.

Quand le temps est calme, il faut généralement deux ou trois jours pour transporter ainsi au travers du fleuve un wagon avec tout son chargement et son attelage, composé ordinairement de huit ou neuf paires de bœufs ; mais lorsque le vent se met de la partie, l'opération est beaucoup plus longue.

Il nous fallut une semaine entière pour effectuer le passage, remonter et recharger le wagon. Quatre jours plus tard nous atteignîmes enfin Seshéké, localité que la *Conférence*[1] nous avait désignée pour y fonder notre station missionnaire.

Nous voici donc arrivés sur notre champ de travail. Des joies, mais aussi des souffrances nous y attendaient.

Dès que les habitants du village entendirent les claquements de fouet et aperçurent notre wagon, ils accoururent pour voir le nouveau *moruti* (missionnaire) et sa femme, et lorsque le wagon s'arrêta, il fut serré de si près par la foule que ce n'est qu'avec peine que nous parvînmes à en sortir; chacun voulait absolument nous voir et nous saluer. Une semblable réception en pays païen était bien faite pour causer notre admiration, aussi nos cœurs débordaient-ils de reconnaissance, se sentant attirés par un véritable amour pour ces pauvres créatures. Nous qui étions jeunes et forts, nous considérions comme un privilège de pouvoir mettre au service de notre Maître tous les dons qu'Il nous avait départis.

[1] Assemblée annuelle des missionnaires. (Note du trad.)

Nous organisâmes tout d'abord régulièrement le culte et l'école du dimanche, puis plus tard aussi l'école de semaine. Cinq ou six enfants seulement fréquentèrent celle-ci au début, mais ce petit nombre même était un encouragement, et comme nous n'avions encore ni salle d'école, ni chapelle, nous dûmes nous contenter d'une petite hutte ou même simplement nous asseoir sous la vérandah de notre maison. Nous débutâmes par leur enseigner l'alphabet, ainsi qu'à compter sur leurs doigts jusqu'à cinq; nous leur apprîmes aussi deux ou trois petits cantiques. Bientôt nous pûmes constater chez ces enfants de réjouissants progrès.

Pendant le cours de cette année nous fîmes diverses expériences ; la fièvre nous visita plus d'une fois, nous laissant après chaque accès plus faibles qu'auparavant. Malgré cela nous étions fort occupés, car à côté de l'œuvre missionnaire proprement dite, qui comprenait le service divin, l'école du dimanche et celle de la semaine, des leçons et des lectures aux hommes et aux femmes, ainsi que des visites dans le village, il s'agissait de construire notre station. Mais nous ne nous faisions pas de soucis, heureux à la pensée que notre temps était utilement employé.

Notre première joie fut causée par la naissance de notre cher petit garçon, précieux rayon de soleil envoyé par le Seigneur. Il égaya notre foyer, et y attirait les indigènes pour lesquels un enfant blanc est toujours un sujet de curiosité. Bien loin d'entraver nos occupations, sa présence nous fut au contraire d'un grand secours, car elle nous fournit l'occasion d'enseigner aux pauvres mères païennes comment on soigne ces petits êtres. Un mois à peine après sa naissance, je pris l'habitude d'emporter mon petit Emile avec moi quand j'allais tenir l'école, et tandis que j'enseignais l'A. B. C. aux autres enfants, il dormait ou jouait dans une grande corbeille qu'une vieille femme avait tressée pour lui.

Hélas ! ce bonheur fut de courte durée ; notre cher trésor avait à peine sept mois, qu'après quelques jours de fièvre seulement, Dieu le reprit à Lui dans le ciel pour nous le garder, plus beau et plus cher encore, auprès du Seigneur Jésus. Ce fut notre première, mais non notre dernière épreuve.

Dans le courant de cette première année nous vîmes arriver à Seshéké la reine Mokwaé, sœur du roi Léwanika. Elle venait de sa capitale pour passer six mois dans le pays pendant la saison de la chasse,

et comme elle demeurait tout près de nous, sa présence nous donna fort à faire, car elle avait coutume de nous faire de longues visites pendant lesquelles il fallait rester assis à lui faire la conversation. Parfois elle apportait de la couture, et il me fallait lui aider à confectionner ses robes, ce qui me donnait beaucoup de peine, car elle était très exigeante et voulait que le corsage fût très-bien ajusté.

Elle vint assez régulièrement à l'église ; nous eûmes même à plus d'une reprise avec elle des entretiens religieux; mais si elle ne refusait jamais de nous écouter et semblait même acquiescer à nos paroles, néanmoins, lorsqu'elle se retrouvait au milieu de ses chefs, elle se moquait de nous et tournait nos propos en plaisanterie.





M. GOY

CHAPITRE II.

UNE DOULOUREUSE EXPÉRIENCE.

Le séjour de la reine Mokwaé dans le pays fut pour nous l'occasion d'une terrible aventure. Nous avions momentanément auprès de nous sur la station M. et Mme Buckenham, M. Baldwin et M. Ward, tous missionnaires de l'Eglise méthodiste, attendant de pouvoir se rendre dans des régions plus lointaines.

Voilà qu'un soir, Sa Majesté la reine étant absente en partie de chasse, M. Ward crut pouvoir pénétrer dans son enclos réservé pour parler à ses bergers à propos d'un achat de lait. En sortant il proposa à M. Baldwin une promenade au bord du fleuve, pour jouir du splendide clair de lune de cette soirée. Tout en marchant, M. Ward parlait de la hutte de la reine, dont la construction l'avait intéressé, et il s'arrêta un instant pour en faire avec sa canne un dessin sur le sable. Au bout d'un certain temps ces messieurs rentraient à la maison, mais sans se

douter que leurs mouvements avaient été épiés pour être ensuite rapportés à la reine.

Lorsque celle-ci eût été informée du fait, elle fut fort en colère, et envoya Ratau, un des principaux chefs de Seshéké, accompagné de l'un de ceux de l'île où elle séjournait, avec mission de se rendre auprès de M. Ward et de le ramener auprès d'elle. Elle voulait savoir pour quelle raison il avait pénétré dans sa cour et ce que signifiait le dessin qu'il avait tracé sur le sable.

Lorsque ces deux chefs arrivèrent à Seshéké, ils trouvèrent M. Ward en proie à la fièvre et incapable de les suivre, aussi décidèrent-ils que M. Baldwin irait à sa place pour rendre compte de la conduite de son collègue, mais comme il ne connaissait pas la langue du pays, ils prièrent mon mari de l'accompagner afin de lui servir d'interprête. Tous deux se mirent donc en route sans se douter le moins du monde de ce qui les attendait, et comme nous savions qu'ils ne pourraient être de retour le soir même, leur voyage comportant un trajet de plusieurs heures sur le fleuve, nous leur donnâmes des provisions pour deux jours.

A leur arrivée sur l'île, la reine, qui était dans sa hutte, ne daigna pas se montrer. Eût-elle été

bien disposée, elle aurait sans doute fait appeler ces messieurs auprès d'elle ; aussi mon mari, qui était au courant des coutumes du pays, en conçut-il une vive inquiétude.

La nuit vint sans que personne fût venu leur parler. Dans le courant de la soirée des propos superstitieux et malveillants arrivèrent jusqu'aux oreilles de mon mari. « Pourquoi, » disait-on, « cet homme blanc a-t-il pénétré dans l'enclos de la reine ? Que signifient ces signes étranges sur le sable ? Sans doute il en résultera un malheur pour la reine ! »

Plus tard il se mirent à discuter sur le genre de punition qu'il faudrait infliger à l'homme blanc ; les uns étaient d'avis de le jeter aux crocodiles, d'autres proposaient qu'il fût étranglé, d'autres enfin opinaient pour qu'on le laissât mourir de faim sur une des îles du fleuve. Fort heureusement pour M. Baldwin, il ne savait pas un mot de sessouto (qui est aussi la langue des Ba-rotsi), aussi ne put-il comprendre ces divers propos ; mais mon mari, à la pensée de ce qui les attendait, ne put se défendre d'une horrible angoisse qui le tint éveillé pendant toute la nuit. La fuite était impossible, puisqu'ils se trouvaient sur une île.

Le lendemain matin M. Baldwin s'éveilla d'assez

bonne humeur, n'ayant pas la moindre idée de ce qui se tramait; mon mari, malgré sa vive anxiété, ne lui révéla rien de ce qu'il avait entendu, espérant encore qu'une loyale explication suffirait pour faire abandonner à la reine ses funestes projets. Ils avaient à peine déjeûné et prié ensemble que le chef Ratau vint leur annoncer que la reine les attendait dans sa hutte. Ils prirent aussitôt leurs pliants et se rendirent auprès d'elle. Sa Majesté salua mon mari et lui tendit la main, mais elle ne prêta aucune attention à M. Baldwin. C'était de mauvais augure.

Après de courts pourparlers, ces messieurs furent invités à s'asseoir dans la cour, déjà remplie d'hommes à l'expression farouche. Ayant posé leurs pliants par terre, ils se disposaient à y prendre place, quand un des chefs enjoignit à M. Baldwin de s'asseoir sur le sable brûlant, ainsi qu'il convenait à un sorcier. Mon mari déclara alors que si son compagnon ne pouvait s'asseoir sur son pliant, lui-même resterait aussi debout.

Là-dessus commença un véritable tumulte; un des chefs s'élança sur M. Baldwin, se saisit de son pliant et le jeta par-dessus la palissade, puis tous se précipitèrent sur lui pour l'entraîner au dehors.

Mais mon mari entoura son compagnon de ses bras de sorte qu'ils n'auraient pu le dégager sans le frapper lui-même avec leurs bâtons. A la fin cependant ils réussirent à s'emparer de M. Baldwin, et tandis que trois chefs maintenaient mon mari pour l'empêcher de lui porter secours, ils l'entraînèrent hors de la cour en hurlant : « Saisissez-le, saisissez-le ! »

Mon mari, retenu prisonnier à l'intérieur, ne vit alors plus rien, mais il entendit une centaine de voix criant : « Le sorcier ! le sorcier ! Etranglons le ! Jetons-le aux crocodiles ! » Quelques-uns saisirent alors M. Baldwin par les jambes, d'autres par les bras et par la tête. C'était un vacarme indescriptible. Mon mari, n'y tenant plus, supplia alors les chefs de lui permettre d'aller voir ce que l'on faisait à son ami et de lui dire au moins un dernier adieu, mais ils refusèrent et se mirent à l'invectiver lui-même en disant : « Oh ! toi, faux missionnaire ! tu prétends nous aimer, tu prétends que tu viens dans notre pays comme messager de paix, et tu te fais l'ami d'un sorcier ! Toi aussi, tu es un sorcier ! »

Pendant ce temps le pauvre M. Baldwin était cruellement maltraité par ces sauvages ; ils lui enfoncèrent le visage dans le sable et lui firent tout sauf

de l'achever. Au bout d'un certain temps cependant la reine envoya un chef pour faire cesser ces tortures, et le faire rapporter dans l'intérieur de la cour. Pauvre ami ! le sang ruisselait de sa bouche, et comme il était pâle et défait ! Dans la mêlée son chapeau lui avait été volé, et comme on lui ordonnait de s'asseoir, il voulut au moins abriter sa tête nue contre les rayons d'un soleil ardent en la couvrant de son mouchoir, mais un des chefs le lui arracha et le jeta de l'autre côté de la palissade, déclarant qu'un sorcier devait, en expiation de ses maléfices, supporter la chaleur du soleil sans se plaindre. Il dut donc rester, deux heures durant, tête nue et assis sur le sable brûlant, tandis que l'on discutait pour savoir s'il serait mis à mort ou non.

Mon mari eut le pénible devoir de lui servir d'interprète dans toute cette affaire. Finalement la reine se décida à rendre la liberté à M. Baldwin moyennant une rançon de cinq livres sterling, condition que ces messieurs s'empressèrent d'accepter, trop heureux de s'en tirer à ce prix.

Exténués et brisés par tant de souffrances et d'émotions, nos deux missionnaires retournèrent à leurs tentes, où bientôt après ils furent rejoints par un messager de la reine, venant les informer qu'ils

ne seraient autorisés à partir que le lendemain matin. Force leur fut donc de passer encore tout une nuit sur l'île et d'entendre toutes les malédictions prononcées contre eux, sans même avoir la certitude qu'ils n'auraient pas à subir une nouvelle agression à la faveur des ténèbres.

Heureusement cette crainte ne se réalisa pas, et le lendemain, après le déjeuner, la reine Mokwaé leur donna deux canots avec le nombre de rameurs nécessaire pour les ramener à Seshéké. Mais mon mari, se souvenant des propos qu'il avait entendus pendant la nuit, conçut quelque méfiance, et dans la crainte qu'il ne fût donné suite à leur plan d'abandonner M. Baldwin sur une île pour l'y laisser périr de faim, il refusa catégoriquement de monter sur un autre canot que celui qui portait son ami. Sur ce fait plusieurs messagers furent successivement dépêchés auprès de la reine, qui d'abord ne voulut pas céder, prétextant que les deux missionnaires ne seraient pas confortablement sur un seul canot, ce à quoi mon mari répondit que puisqu'ils étaient venus sur un seul ils pouvaient aussi bien s'en retourner de même. Finalement elle céda, et nos messieurs, tristes et abattus, purent enfin se mettre en route. Mais c'était pitié que de les voir à leur arri-

vée ; à peine pouvaient-ils nous raconter ce qui s'était passé. Le pauvre M. Baldwin fut obligé de se mettre au lit, où la fièvre le retint une dizaine de jours. Rien d'étonnant à cela, n'est-il pas vrai, après les cruels traitements qu'il avait subis ?

La reine Mokwaé, en traitant un *moruti* (missionnaire), avec une pareille cruauté, avait commis une faute dont elle ne se dissimulait point la gravité. Elle n'ignorait pas, en effet, que le roi Léwanika serait très irrité contre elle, à cause de l'affection qu'il portait aux missionnaires ; aussi lui envoya-t-elle un de ses hommes porteur du message suivant : « Les missionnaires Goy et Baldwin se sont battus, et nous avons été obligés de les séparer ! »

Qui aurait cru qu'elle fût capable de mentir aussi effrontément ?

Mais heureusement nous pûmes à notre tour envoyer un messager à la Vallée, et mon mari écrivit lui même au roi, en lui racontant les faits tels qu'ils s'étaient réellement passés. Les lettres ont une influence merveilleuse sur les Ba-rotsi ; ils n'admettent pas qu'une lettre puisse contenir un mensonge ; aussi le roi ajouta-t-il une foi entière au contenu de celle-ci, et fut excessivement vexé de la conduite de la reine Mokwaé sa sœur. Il lui envoya donc un

messager spécial avec l'ordre de retourner immédiatement dans sa résidence habituelle. « Tu veux donc, » lui disait-il, « détruire mon amitié pour les missionnaires ! tu veux briser les liens d'affection qui m'attachent aux hommes blancs ! »

Mokwaé dut en conséquence quitter Seshéké; nous ne la regrettâmes point, non plus que ses gens, qui s'imaginaient volontiers que le fait d'être attachés au service de la grande reine leur donnait le droit d'agir suivant leurs caprices. Le séjour de la reine Mokwaé sur notre station fut pour nous un temps de constantes difficultés et d'ennuis que je ne saurais énumérer, et dont le triste couronnement fut l'odieux traitement infligé à nos missionnaires.

CHAPITRE III.

AMÈRES ÉPREUVES.

A cette même époque mon mari entreprit de construire notre chapelle. On ne peut guère se faire une idée de la somme de travail qu'une construction semblable comporte pour le missionnaire, obligé de vaquer en même temps à ses occupations ordinaires. Tout d'abord il faut habituer les bœufs à traîner le chariot dans lequel on transportera les bois nécessaires; puis il faut se rendre dans la forêt, abattre les arbres de ses propres mains, les charger sur le chariot, les amener sur place, et les débiter pour la charpente; il faut ensuite poser les chevrons, couvrir la toiture de chaume, et tout cela sans l'aide de personne.

Le premier pilier de la chapelle fut planté le 3 juin. Deux jours après nous eûmes la douleur de perdre notre petit Emile.

Une année s'était à peine écoulée depuis notre arrivée à Seshéké, et déjà que d'événements sur-

venus, que d'expériences faites dans ce court laps de temps ! Nous avions grandement besoin d'être environnés de la grâce de notre Père Céleste, et de recevoir de Lui le courage nécessaire pour poursuivre la tâche à laquelle cependant nous étions si heureux d'avoir été appelés. Nous traversions cette période ardue du premier défrichement en nous répétant cette encourageante parole : *Celui qui observe le vent ne sèmera point, et celui qui s'arrête à contempler les nuages ne moissonnera point* [1]. Toutefois nous ne nous laissions point abattre ; le Seigneur nous avait guidés et protégés durant cette première année, nous avions la confiance que, selon ses promesses, Il ferait de même pendant la suivante.

Et en effet si cette seconde année eut aussi sa part de soucis, de difficultés et de peines, elle ne manqua cependant pas de bénédictions. La chapelle commencée en juin, ainsi que je l'ai dit, fut terminée au mois de janvier suivant. Mon mari, quoique souvent arrêté par la fièvre, en avait bravement terminé la construction. Je lui aidai selon mon pouvoir, soit en pourvoyant aux achats de

[1] Ecclésiaste, XI., v. 4

chaume et de roseaux, soit en dirigeant les femmes occupées à crépir les parois, opération longue et fatiguante. J'avais parfois sous mes ordres trente à quarante femmes, qu'il me fallait payer chaque soir. Que de fois elles réussissaient à se faire payer deux fois, car abattue le plus souvent par la fièvre au point de ne pouvoir me tenir debout, je ne savais pas toujours bien ce que je faisais, de sorte que lorsque l'une ou l'autre de ces femmes s'approchait pour la deuxième fois en me réclamant les deux rangées de perles qui formaient le prix de leur journée, je les lui donnais machinalement !

L'inauguration de notre chapelle eut lieu un dimanche, et quoique l'auditoire fût moins nombreux que nous ne l'avions espéré, ce fut néanmoins un beau jour de fête pour nous. Nous avions alors comme chef supérieur a Seshéké Nguana Ngono, un des fils de la reine Mokwaé ; c'était l'une des pires natures que j'eusse jamais rencontrées. Il prétendait avoir de l'affection pour nous et venait souvent nous voir ; comme il aimait passionnément le chant il lui arrivait fréquemment de nous demander de lui enseigner des cantiques. Mais à côté de cela il avait un caractère bas et souverainement moqueur ; observateur attentif, ni un mot, ni un geste ne lui échap-

paient. Un jour, avant de partir avec d'autres chefs pour une *razzia* (chasse) dans le Batokaland, il vint nous dire adieu. Je lui dis que pendant son absence nous prierions pour lui. « Oh oui ! » répondit-il, « ne m'oubliez pas auprès du Seigneur, car Il est mon Berger, je ne manquerai de rien. Il prendra soin de moi dans cette vie et dans l'autre .» Belles paroles sans doute, empruntées à l'un de nos cantiques, et que nous eussions éprouvé de la joie à entendre sortir de sa bouche, si nous n'avions pas eu la conviction qu'il les tournait en dérision.

Pauvre Nguano Ngono, une des choses les plus difficiles pour lui était l'observation du dimanche. Lorsqu'il s'était mis en tête quelque entreprise, il ne pouvait prendre son parti d'attendre au lundi pour la mettre à exécution. Un beau jour, — c'était un samedi, — il lui prit fantaisie de transporter ses huttes à quelque cent mètres de distance de leur emplacement. Toute la journée du dimanche fut employée au transport des bois, du chaume et des roseaux. S'approchant de lui mon mari lui dit : « Que fais-tu, Nguana Ngono ? Comment veux-tu que la bénédiction de Dieu repose sur toi et sur ton village si tu choisis le dimanche pour en établir les

fondements ? » — « Ah ! laisse-moi donc tranquille avec ton dimanche, » répliqua Nguana Ngono, « toujours dimanche, toujours dimanche ! quand donc n'en sera-t-il plus question, de ces dimanches ? »

Pauvre malheureux ! il ne se doutait pas que les dimanches cesseraient si tôt pour lui. En effet, quatre semaines plus tard il mourait de la petite vérole. Il ne fut malade que peu de jours et ne permit à personne, pas même au missionnaire, de s'approcher de lui. Chose étrange, il mourut précisément un dimanche : quelle terrible révélation dut être pour lui l'importance du jour du repos !

A cette époque la variole sévissait avec rage dans la vallée ; plusieurs chefs et quelques-uns des principaux personnages de l'entourage du roi y succombèrent, car aucun moyen n'était employé pour se préserver de la contagion. M. Coillard, alors à Séfula, essaya d'inoculer un bœuf, et nous fit parvenir un peu de vaccin qui nous préserva de la maladie.

Au milieu de toutes ces épreuves le Seigneur, loin de nous abandonner, nous donna la force et le courage de les supporter. Nous avions la précieuse assurance qu'Il était près de nous et que nous accomplissions *son* œuvre. Quand venaient les jours

sombres, quand les difficultés semblaient se succéder sans interruption, quand l'isolement, ce terrible sentiment d'isolement nous accablait et que la fièvre paralysait notre activité, oh alors ! quelle douceur de nous mettre à genoux, et de nous sentir en communion avec notre Père Céleste, et avec Jésus, notre meilleur Ami ! Je voudrais que les chrétiens d'Europe pussent réaliser un instant l'impression de profond isolement que le missionnaire et sa compagne éprouvent dans ces contrées lointaines, lorsqu'ils sont les seuls blancs et les seuls chrétiens. Il est impossible, je crois, pour celui qui n'en a pas fait l'expérience, de se figurer ce que c'est que d'être là, deux personnes seules, d'un bout de l'année à l'autre.

C'est alors que les lettres sont les bienvenues ! Il s'écoulait parfois plusieurs mois sans que nous eussions des nouvelles de nos familles, de nos amis et du monde civilisé en général ; aussi à l'arrivée du courrier tout était mis de côté ; le repas était-il prêt, on l'abandonnait pour lire ces précieuses lettres, car la joie et l'anxiété nous ôtaient tout appétit. Nous tournions et retournions les enveloppes avant de les ouvrir, car nous brûlions et nous appréhendions tout à la fois d'en connaître le contenu.

Quoique nous eussions le culte et l'école du dimanche, l'école de la semaine, les visites dans le village et même des entretiens sérieux avec les indigènes, on peut difficilement se rendre compte de ce que c'est que de ne point sentir les cœurs battre à l'unisson du sien. Oh ! que de fois n'ai-je pas langui de posséder la société d'une âme chrétienne ! que de fois ma pensée ne se transportait-elle pas vers nos belles églises du Lessouto où le chant des cantiques est si délicieux ! Combien aussi je pensais à notre chère école de Wellington, aux réunions qui s'y tenaient, aux bienfaisantes conversations avec nos maîtresses sur notre foi, notre espérance, nos défaillances et nos victoires ! Voilà ce qui me manquait plus encore que tout le reste ! Souvent il me semblait que si jamais je me retrouvais de nouveau dans une église au milieu d'une assemblée de chrétiens, des larmes de joie ne cesseraient de couler de mes yeux du commencement à la fin du service.

Notre troisième année débuta par un évènement qui nous remplit de joie et de consolation. Le Seigneur nous donna en effet une douce petite fille que nous appelâmes Florette, car elle était pour nous comme une fleur épanouie dans le désert. Dès le

premier jour elle nous fut un réconfort ; car si les fleurs sont rares au Zambèze, celle-ci devint à plus forte raison la joie et l'ornement de notre foyer. Mais cette joie ne fut pas entièrement exempte d'inquiétude, car dix jours déjà après sa naissance notre fillette eut un accès de fièvre, qui heureusement n'eut pas de suite fâcheuse.

Une autre grande épreuve nous fut dispensée à cette époque : mon mari se fit une contusion au genou, et celui-ci enfla à tel point qu'une saignée devint absolument nécessaire. Mais à qui s'adresser pour cela, puisque nous n'avions ni médecin ni missionnaire à notre portée ? Je voulus tenter de faire l'opération moi-même, mais au dernier moment, je l'avoue, le courage me manqua. Force me fut de confier mon pauvre malade à un médecin indigène qui, à vrai dire, ne s'en tira pas mal ; du moins je dois reconnaître que je n'eusse pas mieux fait que lui. Mais la guérison fut fort lente, et mon mari dut garder sinon le lit, du moins la chambre pendant six semaines. Durant tout ce temps, à côté des soins que lui et mon baby réclamaient, je dus non seulement pourvoir aux cultes du dimanche, mais aussi, — pas très régulièrement, je le confesse, — donner l'enseignement à l'école.

De plus, le toit de la chapelle construite l'année précédente s'étant effondré, nous étions justement en train de le refaire. Bien que le missionnaire fût malade, on ne pouvait songer à renvoyer les hommes qui nous aidaient, aussi dus-je moi-même surveiller leur travail. Je fus ainsi obligée de monter sur l'échelle pour montrer aux garçons comment ils devaient s'y prendre, et même de scier les planches que, vu leur rareté, je n'osais confier aux mains inhabiles des indigènes.

Les Ba-rotsi nous témoignaient leur confiance en envoyant leurs enfants à notre école. Nous avions aussi douze garçons et filles à la maison en vue de leur enseigner quelques travaux ; ainsi les jeunes filles me secondaient dans le ménage et apprirent aussi à coudre, à laver le linge, à repasser, à faire le pain et à tenir tout en ordre dans la maison, tandis que l'après-midi mon mari emmenait avec lui les jeunes garçons et leur enseignait le maniement des outils. Ces enfants apportaient de la gaîté et de l'animation dans notre intérieur. J'appris aux jeunes filles à aimer les fleurs, leur faisant remarquer quelles jouissances elles nous procuraient ; bien vite elles s'y intéressèrent, et pendant la saison des pluies, — la seule où il y ait quelques fleurs au

Zambèze, — elles allaient parfois même assez loin pour m'en chercher. De bonne heure le matin, avant que je fusse prête, elles les arrangeaient dans les quelques vases de notre salle à manger. Un jour, en entrant dans leur chambre, je vis qu'elles y avaient disposé des fleurs dans une bouteille en guise de vase, pour leur propre jouissance.

Je leur donnai aussi des chiffons et quelques petits déchets d'étoffe, et leur enseignai à confectionner des poupées. C'était un plaisir de voir comme elles s'en tiraient adroitement; elles éprouvaient à jouer avec ces poupées primitives autant de bonheur que les enfants d'Europe avec leurs belles poupées de cire.

Chaque soir nous faisions le culte avec ces enfants. Assis dans la cour nous chantions deux ou trois cantiques, puis nous faisions la prière. Nos jeunes Ba-rotsi, tant les garçons que les filles, apprirent ainsi à prier, et leurs simples et sincères prières nous faisaient du bien. Ces moments, bénis pour tous, étaient pour nous un sujet de douce joie.

Un jour que j'étais occupée à fabriquer du savon, j'envoyai un des jeunes garçons au fleuve pour nettoyer une petite caisse dont j'avais besoin pour

ce travail. « Prends bien garde aux crocodiles, » lui criai-je, « prends un seau pour mettre l'eau et lave la caisse en restant sur le rivage. » Hélas ! au lieu de tenir compte de ma recommandation, et pour s'épargner de la peine, le pauvre petit va droit au fleuve, et, les jambes dans l'eau, se met en devoir de laver la caisse. Tandis qu'il était en train de la nettoyer, un crocodile, s'approchant à l'improviste, se saisit de lui et l'entraîna au fond de l'eau. Ne le voyant pas revenir, j'envoyai un autre garçon l'appeler, mais bientôt ce dernier revint en disant : « Mère ! la caisse est dans l'eau là-bas, mais Kanyama n'y est plus ! » Tous nous courûmes alors au fleuve, mais Kanyama avait disparu pour toujours. C'était un charmant enfant ; fort intelligent, il avait appris à lire dans l'espace de six mois et chantait fort bien ; où qu'il fût et quoi qu'il fît, il chantait sans cesse.

Cet événement eut lieu le 28 décembre 1892 ; l'année suivante, en décembre également, un autre de nos garçons fut aussi dévoré par ces horribles monstres. C'était un matin ; je venais de sonner la cloche pour l'école, et les enfants, selon l'usage, couraient au fleuve pour se laver le visage et les mains. Tandis qu'il se baissait sur l'eau, le pauvre

enfant fut saisi par un crocodile qui l'entraîna dans les profondeurs du fleuve. Nous étions consternés, car nous avions la responsabilité de ces enfants, et comme nous ne pouvions pas être continuellement derrière eux, nous leur avions sévèrement et à plusieurs reprises enjoint de ne pas se laver directement au fleuve, mais de puiser rapidement dans un seau l'eau nécessaire et de s'éloigner aussitôt.

Seshéké est en effet réputé pour l'abondance des crocodiles à cet endroit. Le chef qui y résidait avant l'arrivée des missionnaires avait l'horrible coutume de faire jeter ses sujets au fleuve pour la moindre faute, aussi les crocodiles sont-ils ici particulièrement nombreux et friands de chair humaine. Il arrive souvent qu'ils réussissent à s'emparer aussi de grandes personnes ; plusieurs de nos vaches, nos brebis, nos chiens et même un beau cheval comptèrent également au nombre de leurs victimes.

Une fois nous vîmes des indigènes se précipiter en courant vers le fleuve en poussant des cris : une jeune fille d'environ seize ans venait d'être surprise par une de ces horribles bêtes. Nous accourûmes aussitôt, mais tout secours était impossible. Le crocodile cherchait à entraîner sa victime, dont tantôt

le dos, tantôt un bras ou un pied émergeait de la surface ; mais sitôt que les hommes s'approchèrent sur leurs canots, elle disparut entièrement, le monstre l'ayant entraînée au milieu des roseaux pour l'y dévorer.

CHAPITRE IV

PREMIERS RÉSULTATS.

Au mois de Juin 1894 nous eûmes la joie de constater les premières conversions. Il y eut à ce moment-là un réveil religieux sur chacune de nos stations missionnaires. Ce fut un temps glorieux et béni que celui où nous vîmes ainsi quelques-uns de ces pauvres païens se lever au milieu de l'assemblée pour déclarer publiquement leur désir de devenir des enfants de Dieu ! Depuis longtemps déjà nous guettions anxieusement la venue du petit nuage dont parle le prophète Elie[1], dans l'espoir qu'il se déverserait en ondées bienfaisantes sur notre troupeau. Nous avions défriché, labouré et semé sans nous lasser, et cela au travers de difficultés sans nombre, et maintenant nous nous réjouissions avec des chants de triomphe du réveil des consciences. De douces larmes coulaient de nos yeux lorsque nous voyions des hommes, des femmes et même des enfants venir à nous pour nous demander ce qu'il fallait faire pour être sauvé !

[1] 1 Rois XVIII, v. 44

Un matin, de fort bonne heure, une femme vint vers moi et me dit : « Enseigne-moi à prier ! que dois-je dire ? que faut-il demander à Dieu ? Montre-moi comment il faut prier ! » Ah ! toutes nos difficultés, nos souffrances et nos larmes nous parurent alors bien peu de chose en regard de la joie que nous éprouvions à voir ces pauvres pécheurs se repentir et se tourner vers le Seigneur !

Nous avions dû aller à Kazungula pour la Conférence, et là, pendant le service qui eut lieu le dimanche matin, plusieurs indigènes de l'endroit, élèves de M. et Mad. Louis Jalla, s'étaient levés pour confesser leurs fautes et témoigner leur désir de changer de vie.

L'impulsion était donnée, et le premier pas était fait. Le dimanche suivant, — nous étions alors de retour à Seshéké, — tous nos élèves, à savoir cinq filles et sept garçons, se levèrent à leur tour, aussitôt que le sermon fut terminé, pour manifester publiquement leur désir de devenir des enfants de Dieu. Une des jeunes filles dit entre autres : « J'avais coutume de voler et de mentir à *Missis* (Madame), mais maintenant je veux devenir un enfant de Dieu et ne plus faire le mal comme précédemment ! » Nous fûmes d'autant plus surpris que ces jeunes

gens ne nous avaient pas dit auparavant un seul mot de ce désir. Ce soir-là nous eûmes une belle réunion de prières ; nous ne pouvions nous lasser de chanter, car les paroles de nos cantiques semblaient avoir une signification toute nouvelle.

Dès ce jour nous constatâmes un réel changement dans l'esprit qui animait nos élèves ; ils apportèrent plus de soin à la préparation de leurs leçons comme aussi aux divers travaux qui leur étaient assignés dans la maison.

Nous organisâmes alors des réunions spéciales de prières ainsi que deux classes de catéchisme, l'une pour les enfants et l'autre pour les adultes. Nous ne pouvions guère n'avoir qu'une seule classe, par le fait que les enfants ayant des leçons bibliques à l'école, connaissaient la Bible beaucoup mieux que leurs parents, qui n'en savaient guère que ce qu'ils avaient retenu du culte public ou des courtes visites que nous leur faisions chez eux. Nous ne pouvions les préparer et les admettre au baptême tant qu'ils n'avaient pas fait preuve d'une conversion sincère ; les uns avaient été impresssionnés par telle ou telle prédication, d'autres venaient au catéchisme uniquement par esprit d'imitation, ou dans l'intention de s'instruire. Pauvres païens ! ils éprouvaient sans

doute un certain désir de changer de vie, ils avaient entendu parler de Noé, d'Abraham, de Joseph, de David, que Dieu avait secourus parce qu'ils avaient mis leur confiance en Lui, mais il leur fallait une instruction plus étendue, et leur foi n'était pas encore assez ferme pour leur faire abandonner leurs superstitions et leurs coutumes païennes.

Chaque dimanche, et cela pendant plusieurs mois, notre classe de catéchisme vit arriver de nouveaux élèves, dont le nombre s'éleva ainsi peu à peu à quatre-vingt-dix-huit. La princesse de Seshéké, Mokwaé Akanangisoa[1], fut aussi entraînée dans ce mouvement, disant vouloir devenir chrétienne et être reçue comme catéchumène. Comme nous avions des doutes sur sa sincérité, mon mari s'entretint longuement avec elle, lui conseillant de réfléchir mûrement avant de prendre une résolution qui pour elle était, vu sa position sociale, plus sérieuse encore que pour ses sujets. Le dimanche suivant elle vint me trouver et me demanda de prier avec elle. J'essayai une fois de plus de lui faire observer le sérieux

[1] Le terme de *Mokwaé* est un titre ; Mokwaé Akanangisoa, qui réside à Seshéké, est la fille de Mokwaé Morena (*Morena* veut dire reine) sœur du roi Léwanika, dont il a été parlé plus haut, et qui elle-même a sa résidence habituelle à Nalolo.

d'une décision comme celle qu'elle disait vouloir prendre, lui faisant comprendre qu'il s'agissait d'une résolution devant durer toute sa vie. « Oui, Missis » me répondit-elle, « je suis prête à être chrétienne pour toute ma vie ! » Pauvre créature, ses bonnes résolutions se maintinrent durant l'espace de neuf mois, puis se dissipèrent comme la brume du matin, et elle retourna à ses pratiques païennes avec plus d'ardeur encore qu'auparavant.

J'avais organisé une réunion de prières régulière pour les femmes dans la cour de son habitation. Pendant les deux premiers mois elle y assista régulièrement, puis, peu à peu, non seulement elle n'y vint plus que très rarement, mais elle essaya en outre d'empêcher les autres femmes d'y assister. Un jour elle se trouva seule présente avec une autre femme accroupie dans un coin. Me tournant vers elle je lui demandai : « Où sont donc les autres ? » — « Je n'en sais rien ! » me répondit-elle. Je savais fort bien cependant qu'elle leur avait défendu d'entrer dans sa cour. Je lui posai alors quelques questions touchant le dernier sermon, et priai avec elle, après quoi elle me dit encore : « Je ne sais pas pourquoi les autres femmes ne viennent plus, je crois qu'il vaudrait mieux renoncer à ces réunions ». Me rendant compte

qu'il lui déplaisait que nous nous réunissions dans sa cour, je dis alors aux femmes de venir dorénavant dans la mienne. Croirait-on qu'elle fit alors tout ce qu'elle put pour les en empêcher ! Ainsi lorsqu'elle entendait sonner la cloche, elle envoyait vite un de ses gens dire à celles qu'il rencontrerait venant chez moi que la princesse les demandait. Une fois auprès d'elle ordre leur était donné de s'asseoir, mais elle ne leur adressait pas la parole, et lorsqu'elle jugeait que la réunion devait être terminée, elle les laissait alors seulement s'en aller.

Quelques-uns des jeunes gens de son entourage semblaient assez bien disposés, mais mon mari leur ayant dit un jour que s'ils voulaient être chrétiens il leur faudrait renoncer à étrangler qui que ce fût, ils lui répondirent : « Comment faire alors, car si nous n'obéissons pas à Mokwaé quand elle nous en donnera l'ordre, c'est nous-mêmes qu'elle fera étrangler.

Hélas ! le zèle de plusieurs ne tarda pas à se refroidir ; quelques-uns même retombèrent entièrement dans le paganisme. Pauvres gens ! la plupart d'entre eux s'imaginaient que s'ils devenaient chrétiens nous leur ferions toutes sortes de présents, aussi leur désappointement fut-il grand en voyant que nous ne

leur donnions ni perles ni étoffes pour prix de leur prétendue conversion. C'est ce qui est malheureusement trop souvent le cas chez ces pauvres créatures.

Un vieux chef de Seshéké, qui suivait aussi le catéchisme, vint un jour nous faire visite ; lorsqu'il se disposa à s'en retourner chez lui, nous lui fîmes cadeau de la peau d'un mouton que nous venions de faire tuer. Le pauvre vieillard s'en allait tout content lorsque, en traversant le village, il rencontra un autre chef qui lui demanda d'où lui venait cette peau de mouton. « C'est le missionnaire qui me l'a donnée, » répondit-il. — « Ah ! » reprit l'autre, « et c'est tout ce qu'il t'a donné pour t'être converti ? Est-ce là toute ta récompense pour avoir si fidèlement assisté au culte et aux réunions ? Le missionnaire aurait dû pour le moins te donner un beau vêtement et un chapeau neuf ! Ce n'est pas moi qui me serais donné autant de peine pour n'obtenir qu'une peau de mouton ! » — Le vieillard ne répondit rien, mais le lendemain il revint chez nous tout triste et nous répéta ces paroles.

Quelques-uns de ceux qui venaient au catéchisme se relâchèrent aussi pour cette raison qu'étant esclaves de chefs païens, ceux-ci ne leur permettaient pas toujours de venir à l'église ou aux réunions.

Un samedi soir Mokwaé Akanangisoa alla même jusqu'à faire publier par le crieur public, que tous ceux qui se rendraient à l'église le lendemain matin seraient jetés aux crocodiles. La menace était si péremptoire que tous furent saisis de crainte, et pendant plusieurs semaines pas une âme n'osa venir à l'église. Nous allions bien aussi souvent que possible au village pour visiter nos nouveaux convertis, cherchant à affermir leur foi, mais nous remarquions qu'à peine osaient-ils nous parler, même à voix basse, de crainte que leur chef ne les entendît ou que leurs paroles ne lui fussent rapportées. On comprend que dans ces conditions la piété de nos gens ne fit guère de sensibles progrès.

L'histoire du prince Litia, fils du roi Léwanika, est un exemple bien remarquable de la toute-puissance de l'amour de Dieu sur le cœur de ces pauvres païens. Il était alors à Kazungula, et instruit par M. et Mme Louis Jalla. Non seulement lui, mais aussi sa principale femme se convertirent à cette époque. A partir de ce moment il se sépara définitivement de ses deux autres femmes. Sa piété fit de rapides progrès ; il se mit à étudier la Parole de Dieu, s'efforçant de plus en plus de mettre sa vie en accord avec ses enseignements. Souvent, sa Bible en main, il venait

auprès du missionnaire pour lui demander des explications au sujet des passages qu'il venait de lire. Ses prières étaient touchantes ; soit qu'il implorât quelque bénédiction, soit qu'il rendît grâces à Dieu pour ses bienfaits, on sentait que sa prière était sincère et partait véritablement du cœur.

Chaque semaine, le samedi soir, il fait sonner la cloche dans sa cour ; tous les fidèles, jeunes et adultes, s'y réunissent, et il leur fait un culte. Il a complètement abandonné toutes les pratiques païennes, et aboli, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, la strangulation dans son village. Chaque jour il devient plus civilisé ; ainsi par exemple, conformément à l'usage du pays, qui veut qu'une femme de chef parle à son mari avec autant de respect que doivent le faire les esclaves, sa femme devait, chaque fois qu'elle le rencontrait ou lui adressait la parole, frapper ses mains l'une contre l'autre ; aujourd'hui au contraire il faut les voir ensemble, ils se parlent l'un à l'autre si gentiment, et se rendent ensemble chez le missionnaire en tenant chacun leur petite fille par la main. Aux repas elle prend place vis-à-vis de lui le plus naturellement du monde ; or c'est une chose inconnue dans le pays qu'une femme mange à la même table que son mari.

Litia est très adroit de ses mains, il a fabriqué pour sa salle à manger une fort belle table autour de laquelle il prend place avec sa femme et son enfant. Il possède aussi une machine à coudre et confectionne lui-même ses vêtements. Un jour je le trouvai chez lui avec sa femme ; celle-ci taillait et préparait une robe pour leur fillette, tandis que lui-même la cousait ensuite à la machine. C'était vraiment touchant de voir ce père et cette mère, depuis si peu de temps arrachés au paganisme, confectionner ensemble les vêtements de leur enfant !

Litia est l'héritier futur du royaume des Ba-rotsi ; le fait qu'il est chrétien permet de croire que Dieu réserve un avenir de bénédictions à cette nation toute entière. Prions donc, prions ponr Litia et pour Romoyo sa femme, afin qu'ils demeurent fidèles jusqu'à la fin !

CHAPITRE V.

JOIES ET SOUCIS.

C'est dans le courant de cette même année 1894 que naquit notre petite Lucie, second rayon de soleil à notre foyer zambésien. La possession de ces deux petites filles nous rendit excessivement heureux.

Quelques semaines après la naissance de Lucie, j'eus le plaisir de voir arriver ma sœur qui, acceptée par la Conférence pour prendre la direction de l'école de Seshéké, venait par conséquent vivre auprès de nous. Je ne saurais dire à quel point sa présence nous fut douce et secourable après ces trois années et demie de solitude. Durant les cinq premiers mois elle se porta à merveille, après quoi elle fut aux prises avec la fièvre, et cela au point de devoir garder le lit pendant plusieurs mois. Finalement, comme la fièvre ne lui laissait plus de répit, elle fut obligée de quitter le pays au mois d'avril 1895, pour retourner au Lessouto.

Nous dûmes par conséquent nous occuper de nouveau de l'école jusqu'au mois d'août de la même année, époque à laquelle un évangéliste Mossouto nous fut envoyé pour nous décharger de celle-ci et de divers autres travaux. Ce fut pour nous un immense soulagement, et notre tâche se trouva sensiblement allégée, aussi pûmes-nous dès lors vaquer à nos diverses occupations avec plus de tranquillité, sans être toujours dans la presse comme auparavant.

Lorsque cet évangéliste fut bien établi et au courant de sa tâche, nous profitâmes de sa présence pour prendre quelques semaines de repos en allant faire une visite à M. Coillard et aux autres missionnaires de la vallée des Ba-rotsi, et assister en même temps à la Conférence. Nous eûmes le plaisir d'avoir pour compagnons de voyage M. et Mme Louis Jalla, qui se rendaient à la vallée dans le même but.

Nous remontâmes le fleuve en canot, moyen de transport qui, pour être le plus court, n'est à vrai dire ni le plus commode, ni le plus sûr ; mais nous le préférions à la lenteur du trajet par terre, en chariot à bœufs, qui nous eût pris au moins six semaines, tandis que nous ne mîmes que quinze jours pour aller, et dix seulement pour le retour. Les

canots ont vingt à vingt-cinq pieds de long et guère plus de trois ou quatre de large, aussi conçoit-on qu'il n'est guère possible de s'y arranger confortablement ; c'est pourquoi mon mari et moi naviguions sur deux canots différents, chacun de nous ayant une de nos fillettes sur les genoux. Ces chères petites étaient pour nous un perpétuel sujet d'inquiétude, car si un hippopotame ou le passage d'un des rapides eût fait chavirer nos canots, il nous aurait été presque impossible de les sauver. Mais nous éprouvâmes une fois de plus la bonté de Dieu, et nous eûmes durant tout ce long voyage des preuves évidentes de sa divine protection. Un jour où quelques hippopotames montrèrent leurs grosses têtes à la surface de l'eau, et par leur présence nous faisaient courir les plus grands dangers, j'entendis un de nos rameurs qui disait à son compagnon : « N'ayons pas peur, rien ne nous arrivera, car nous voyageons avec des enfants de Dieu ! » Ce pauvre païen lui-même avait la conviction que nous étions l'objet d'une protection toute spéciale.

Nous passâmes cinq semaines délicieuses à Léaluy et plusieurs jours à Nalolo avec les amis Béguin. Nous eûmes ainsi l'occasion de rendre visite au roi Léwanika, comme aussi à la reine Mokwaé sa sœur,

et de visiter leurs grands villages. Léwanika nous fit même présent d'un bœuf ; peu après les autres chefs, suivant son exemple, envoyèrent aussi chacun un bœuf comme présent à tous les missionnaires en visite, de sorte que nous nous trouvâmes bientôt en possession de onze bœufs ; mais comme, par suite de la famine causée par une récente invasion de sauterelles, nous n'avions rien pour nourrir nos gens, nous fûmes obligés d'abattre ces pauvres bêtes l'une après l'autre, de sorte qu'au bout de six semaines il ne nous en restait plus une seule.

Depuis notre arrivée au Zambèze nous n'avions pas encore joui d'un repos aussi complet.

A notre retour il me fallut préparer le trousseau de notre petite Florette, qui devait prochainement nous quitter. Pauvre chérie ! quoique si jeune encore, nous nous trouvions dans l'obligation de nous séparer d'elle et de l'envoyer auprès de mes sœurs au Lessouto. Elle avait en effet de fréquents accès de fièvre, et souvent elle était si pâle qu'il semblait qu'elle allait mourir. Pendant la nuit je m'approchais à plusieurs reprises de son berceau pour m'assurer qu'elle respirait encore, craignant toujours qu'elle n'eût cessé de vivre. Il était donc

urgent, si nous voulions la conserver, de l'envoyer sans retard sous un climat plus sain. Elle nous quitta à la fin de 1895, sous la protection de M. et Mme Louis Jalla, qui partaient pour l'Europe avec M. Coillard.

Je n'ai encore rien dit de nos rencontres avec les hyènes, les lions et les tigres, qui cependant étaient relativement fréquentes. Une seule fois nos vies furent réellement en danger, et voici à quelle occasion : lorsque nous allâmes visiter les chutes Victoria, nous eûmes à faire un trajet de trois jours à pied, couchant à la belle étoile sur un lit de branchages recouvert d'herbe, improvisé par nos jeunes gens. Une nuit nous éprouvâmes une certaine inquiétude et une agitation sans cause apparente, aussi maintînmes-nous sans cesse deux grands feux allumés, et le lendemain de fort bonne heure nous nous hâtâmes de nous remettre en route. Mon mari et moi prîmes les devants, laissant les garçons en arrière. A peine avions-nous fait cent pas que nous vîmes la piste d'un lion, qui croisait notre route, et allait se perdre dans les hautes herbes. Si nous l'eussions suivie, nous n'aurions sans aucun doute pas tardé à rencontrer le lion, car deux ou trois minutes plus tard, celui-ci nous ayant sans doute

aperçus, déboucha des hautes herbes et se mit à nous suivre de loin sans que nous nous en doutassions ; mais nos garçons, qui marchaient derrière nous, virent le terrible danger qui nous menaçait. Ils n'osaient pas tirer sur le lion, de crainte qu'au cas où ils l'eussent manqué, celui-ci ne vînt à se jeter sur nous ; ils ne pouvaient pas davantage chercher à attirer notre attention par des cris, parce qu'alors, en nous retournant, nous nous serions trouvés face à face avec notre terrible ennemi qui, sans nul doute, nous eût fait un mauvais parti. Ils firent néanmoins preuve d'habileté pour écarter le danger, car, faisant un long détour, ils apparurent tout à coup au devant de nous sans que nous pussions nous expliquer comment et pourquoi. L'un d'eux s'approcha alors de moi, et, me prenant par la main, m'entraîna en disant : « Mère, cours, cours, sinon tu es perdue ! » Sans lui faire de questions je me mis à courir de toutes mes forces ; mon mari et les autres garçons nous suivaient sans bruit, et ce ne fut que quand nous eûmes parcouru ainsi près de deux kilomètres que nous pûmes nous asseoir. Nos garçons nous apprirent alors à quel danger nous avions échappé.

Nous atteignîmes bientôt après un village, et là,

ayant réuni quelques indigènes, nous leur parlâmes de la bonté de Dieu, et dans la prière qui suivit, nous ne manquâmes pas d'adresser nos actions de grâces à Celui qui nous avait si manifestement protégés.

Les lions, aussi bien que les crocodiles, abondent dans le voisinage de Seshéké. Souvent ils venaient rôder pendant la nuit autour de notre habitation ; à plusieurs reprises même ils réussirent à pénétrer dans notre *kraal*[1]. Il ne se passait pas d'année sans que nous eussions à déplorer ainsi la perte de quelques têtes de bétail.

Les tigres[2] aussi nous rendaient de fréquentes visites ; quant aux hyènes, pas une nuit ne se passait qu'elles ne vinssent rôder aux alentours. Une nuit, ayant été réveillée par une de mes fillettes, je vins auprès d'elle pour la tranquilliser, et lorsqu'elle se fut rendormie je m'approchai de la fenêtre. Le clair de lune était magnifique, on y voyait comme en plein jour. Je soulève le rideau, et que vois-je? un magnifique tigre qui, juste à ce moment,

[1] Enclos à ciel ouvert, entouré d'une forte palissade, où l'on enferme les troupeaux.

[2] Il n'y a pas de véritables tigres au sud de l'Afrique, mais on y donne couramment le nom de tigre au léopard.

passait sous ma fenêtre en se promenant tranquillement et majestueusement dans la cour, balayant le sol de sa queue. Je fus si surprise que je restai là à admirer cette superbe bête, et lorsque la pensée me vint d'appeler mon mari pour qu'il lui tirât un coup de fusil, il était déjà trop tard ; le tigre tournait justement l'angle de la maison et s'éloignait dans la direction de la forêt.

En février 1896, la peste bovine éclata dans le pays, et nous en subîmes les tristes conséquences. Nous avions alors un fort joli troupeau, avec abondance de beurre et de lait, qui composaient la base de nos repas, et nous n'avions jamais songé à l'éventualité d'en être privés. Cette maladie était nouvelle pour nous, et en vérité nous ne lui connaissions pas de remède. Ma petite Lucie, âgée alors de onze mois, se nourrissait exclusivement de lait, et non seulement nous n'avions pas une seule boîte de lait condensé, mais nous étions dans l'impossibilité absolue de nous en procurer.

Oh ! avec quelle ardeur je suppliai alors le Seigneur de nous laisser au moins une, une seule vache pour ma petite Lucie ! Hélas toutes, jusqu'à la dernière, périrent l'une après l'autre ! Ah ! il me fut, je l'avoue, bien, bien difficile d'accepter cette

épreuve sans murmures, et de croire qu'elle nous était dispensée pour notre bien ! J'admirais mon pauvre mari, qui acceptait toutes choses avec une humble résignation, et dont la constante sérénité ne l'abandonnait pas, même en présence d'une perte aussi irréparable. Ah ! que de fois nous dûmes courber humblement la tête devant le Tout-Puissant, qui manifestait sa force et sa bonté dans tous les détails de notre vie ! Avec son secours je me résignai cependant peu à peu, et cessai de me faire du souci pour l'avenir, quoique celui-ci me parût terriblement sombre. A chaque heure, à chaque instant nous avions recours à notre bon Père Céleste avec une confiance pleine et entière.

Nous apprîmes peu après que la peste bovine avait éclaté également dans le Béchuanaland et dans le Matabéléland. Privés en conséquence de tout moyen de transport, nous nous trouvions par ce fait en face de l'impossibilité de pourvoir à nos réapprovisionnements, non seulement pour cette année-là, mais peut-être même durant les deux ou trois suivantes.

Nous réussîmes à nous procurer une chèvre pour notre petite Lucie, mais son lait avait un goût si particulier qu'au bout de quelques jours elle refusa

absolument de le prendre. La pauvre petite dut alors, et cela pendant plusieurs semaines, se contenter d'eau sucrée et d'une soupe faite avec de la farine de maïs. Au bout de deux mois, bien difficiles à traverser, nous finîmes par trouver du lait dans le village chez ceux des indigènes dont le bétail avait été moins décimé que le nôtre.

A cette époque nous eûmes beaucoup d'ennuis à subir de la part de notre princesse Akanangisoa. Elle en voulait à mon mari, parce qu'il s'était hasardé à lui adresser des reproches au sujet des traitements qu'elle faisait subir à ses serviteurs, ou pour mieux dire à ses esclaves. Elle avait entre autres voué une haine toute particulière à une jeune fille nommée Chubo, et tenta même de la mettre à mort. Un jour, se saisissant d'un *sjambok* [1], elle battit la pauvre enfant si cruellement que tout son corps en était couvert de blessures. Lorsque enfin elle s'arrêta de frapper, la pauvre esclave se traîna vers la forêt, où elle resta cachée jusques assez tard dans la soirée. Se glissant alors jusqu'à notre maison, elle vint frapper à notre porte. Quelle ne fut pas la surprise de mon mari, en ouvrant, de la trou-

[1] Sorte de fouet formé d'une lanière effilée en peau d'hippopotame.

ver là ! Elle le supplia de lui permettre de rester chez nous, à l'abri des mauvais traitements de la princesse. Malgré le danger plus que certain auquel nous nous exposions en la gardant, nous ne pouvions vraiment pas la renvoyer, aussi la fîmes-nous entrer. Pauvre Chubo ! à peine vêtue, le visage mutilé, la lèvre inférieure fendue et un œil affreusement tuméfié, elle faisait peine à voir. Après avoir enduit ses plaies de vaseline, je lui donnai du café et du pain, et lorsqu'elle fut un peu réconfortée, elle s'enveloppa dans une couverture et finit par s'endormir.

Elle demeura chez nous pendant une huitaine de jours, sans que personne s'en aperçût, après quoi nous l'envoyâmes avec une lettre de recommandation auprès de Litia, qui la garda pendant onze mois sous sa protection. Au bout de ce temps, sous prétexte de la marier, la princesse la fit rappeler auprès d'elle.

Il est dans les usages du pays que lorsqu'un chef est père d'un petit garçon, il choisisse pour celui-ci une fillette du même âge. De temps en temps il envoie à la jeune fille un cadeau, généralement des victuailles, ou aussi une belle peau soigneusement préparée et provenant de ses chasses. Lorsque

celle-ci a atteint l'âge de treize ou quatorze ans, ses parents la conduisent auprès de son futur mari. La cérémonie du mariage est des plus sommaires : la fiancée, la peau luisante de graisse, et ornée de perles et de bracelets, revêt un costume tout neuf, formé de peaux de bêtes ; toute la fête consiste à manger et à boire pendant le reste de la journée.

Lors donc que Chubo fût retournée chez sa tyrannique maîtresse, mon mari engagea celle-ci à la traiter plus humainement que par le passé, ajoutant qu'il considérerait cette jeune fille comme son propre enfant. Elle promit sans difficulté tout ce qu'on lui demanda, mais dès lors nous voua une constante rancune, et s'il eut été en son pouvoir de nous chasser du pays, nul doute qu'elle l'eût fait volontiers. Que l'homme blanc — c'est ainsi qu'elle appelait mon mari — vînt se mêler de ses affaires et de ses esclaves, c'est ce qu'elle ne pouvait supporter, aussi ruminait-elle quelque vengeance.

Elle tenta en premier lieu de nous enlever tous les enfants que nous avions avec nous à la maison, ainsi que les jeunes garçons auxquels mon mari enseignait quelques travaux. Elle alla même jusqu'à dire qu'elle donnerait tout au monde pour voir le missionnaire conduire lui-même son bétail aux

champs pour le faire paître, et sa femme puiser l'eau au fleuve de ses propres mains[1]; en un mot elle formulait contre nous de terribles menaces; mais heureusement son conseiller Ratau, ne partageant pas ses rancunes contre nous, s'opposa à ce qu'elle les mît à exécution. Furieuse alors, elle défendit aux indigènes. sous quel prétexte que ce fût, de s'approcher de notre maison, non seulement pour assister au culte, mais même aussi pour nous apporter les produits du marché.

Il est cependant une chose qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, à savoir nos visites dans le village; nous savions qu'elle pouvait nous menacer tant qu'il lui plairait, mais qu'elle n'oserait jamais mettre la main sur nous, aussi allions-nous aussi souvent que possible visiter les indigènes chrétiens, nous entretenir et prier avec eux, et les encourager à persévérer fidèlement dans leur nouvelle manière de vivre.

[1] Ce qui veut dire courir le risque d'être dévorés, l'un par les bêtes sauvages, l'autre par les crocodiles. *(Note du trad.)*

CHAPITRE VI

SEULE !

A cette même époque, et malgré d'autres difficultés qu'il est inutile de mentionner ici, mon mari entreprit une tournée d'évangélisation. Il partit le 15 avril (1896), me laissant toute seule à la maison. Le but de son voyage, qui devait durer une quinzaine de jours, était de visiter les vallées éloignées qui forment le bassin de la rivière Linyanti ; et comme plusieurs des villages de cette contrée ne peuvent être atteints en canot qu'au moment de la crue des eaux, il ne pouvait s'y rendre qu'à cette époque de l'année. Il lui arriva à plusieurs reprises d'être obligé, pour débarquer sur la terre ferme, d'ôter ses bottes et ses chaussettes et de marcher dans l'eau, et cela avant le lever ou après le coucher du soleil ; or, dans un pays comme celui-là, il n'en faut pas davantage pour attraper une maladie ; rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'il en résultât

pour lui un violent accès de fièvre, qui l'obligea à revenir déjà à la fin de la première semaine. Lorsqu'il arriva à la maison, dans la soirée du mardi 21 avril, il était si brûlant qu'il dut immédiatement se mettre au lit.

Il ne devait pas s'en relever.

Pendant deux jours il souffrit beaucoup, demandant constamment : « De l'eau ! de l'eau ! » Le 24 il parut un peu mieux ; il disait éprouver le besoin d'un repos prolongé, et exprimait la crainte de devoir retourner en Europe. Le lendemain il me dit d'une voix calme et douce : « Je crois que le Seigneur veut me reprendre à Lui ! » — « Oh ! non, » répondis-je, « c'est impossible, absolument impossible ; tu ne peux pas me laisser dans ce pays toute seule avec un petit enfant ! » — « Non, » reprit-il, « ce n'est pas impossible, si c'est la volonté de Dieu. Il prendra soin de toi et de notre chère petite Lucie. »

Il se mit alors à parler de sa joie d'aller au ciel, et me chargea de divers messages pour ceux qui lui étaient chers, les nommant chacun individuellement. Le soir nous réunîmes nos élèves, garçons et filles, pour prier ensemble ; lui-même pria avec ferveur. Il fit aussi appeler Mokwaé Akanangisoa, lui parla avec bonté, mais aussi avec sérieux, lui recom-

mandant de ne pas laisser son village devenir une seconde Sodome.

Pendant la nuit il pria encore, et avec tant de lucidité d'esprit que personne n'aurait cru la fin si proche. A plusieurs reprises il me dit : « Lève les yeux ! vois-tu la multitude d'anges qui viennent à ma rencontre ? »

Il était heureux de partir ; il était prêt à partir.

Plus tard il parut troublé et me dit : « Nous avons labouré, nous avons semé, mais que sera la moisson ? Nous avons semé dans les ténèbres, nous avons aussi semé dans la lumière, oh ! que sera la moisson ? « Vers la fin il dit encore : Voici, les anges sont là tout près, ils sont derrière toi ! Maintenant tout est fini, tout est prêt ! Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! » Puis, se soulevant, il me demanda un verre d'eau ; après l'avoir bu il se recoucha de nouveau, et, tout doucement, rendit le dernier soupir.

C'était le dimanche 26 avril. J'étais donc seule, entièrement seule ! L'évangéliste Mossouto et sa femme firent, sans doute, tout ce qu'ils purent pour atténuer ma douleur, mais malgré cela je me sentais comme perdue dans un désert immense, et les premiers temps furent bien pénibles à traverser.

L'évangéliste avait envoyé un garçon au village pour annoncer aux indigènes que leur missionnaire était mort. En moins d'une heure la princesse Akanangisoa, les autres chefs et une quantité d'hommes, de femmes et d'enfants entourèrent notre habitation en témoignage de sympathie. Aucun d'entre eux ne m'adressa la parole, mais ils restèrent là assis pendant des heures, et plusieurs pleuraient silencieusement.

Si mon expérience, et surtout la foi qui m'avait été donnée, ne m'eussent point enseigné que le Seigneur ne saurait se tromper, et que tout ce qu'Il fait, Il le fait à la fois pour notre bien et pour l'avancement de son règne, oh ! sans doute alors j'aurais perdu courage, et je me serais laissé abattre sans espérance et sans force.

Mais la nécessité d'agir me força à ne point m'abandonner. Je pris moi-même les mesures pour la bière et pour la tombe, et je choisis la place de celle-ci ; ensuite, après avoir indiqué aux garçons comment ils devaient la creuser, j'allai chercher des planches pour faire le cercueil, à la fabrication duquel je dus travailler de mes propres mains, car quoique l'évangéliste m'aidât autant qu'il était en son pouvoir, néanmoins il ne pouvait pas s'en tirer

tout seul. Lorsque nous l'eûmes terminé, nous y déposâmes les restes de mon cher et bien-aimé mari. Je laisse à penser ce que fut pour moi l'accomplissement d'un semblable devoir.

Le samedi déjà, j'avais envoyé un messager auprès de M. Boiteux, missionnaire à Kazungula. Il ne put arriver que le dimanche soir, et le lendemain matin présida aux funérailles. C'est à l'ombre de trois beaux arbres sauvages que la dépouille terrestre de mon pauvre mari fut déposée. Oh! quel affreux sentiment de solitude j'éprouvai alors, n'ayant ni parents ni amis auprès de moi! On ne saurait s'imaginer à quel point je souffrais, et le besoin intense que je ressentais d'épancher ma douleur dans le cœur de ceux qui m'étaient chers! Je me jetai alors dans les bras de mon Sauveur, je me cramponnai à Lui, le suppliant de me soutenir, de ranimer mon courage, et de me redire Lui-même ces réconfortantes paroles : « *Ne crains point, car je suis avec toi*! » Je me répétais aussi ce beau et bienfaisant verset du Psalmiste : « *J'élève mes yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours. Mon secours vient de l'Eternel* !

Mon cher mari avait mis tout son cœur à sa tâche, et s'était profondément attaché à notre station

de Seshéké. Notre maison avait été si bien aménagée par ses soins que tout y avait un aspect attrayant, car il poussait l'amour de l'ordre jusque dans les moindres détails ! Aussi quel indéfinissable sentiment de tristesse n'éprouvai-je pas à la pensée de devoir laisser tout cela sans soins et dans l'abandon.

Huit jours plus tard Mlle Kiener arriva à Seshéké et passa trois semaines auprès de moi, puis je partis moi-même pour Kazungula, où je passai également trois semaines auprès de M. et Mad. Boiteux. Je revins ensuite à notre pauvre station et y demeurai pendant deux mois seule avec l'évangéliste, celui-ci pourvoyant aux cultes du dimanche, tandis que je m'occupais de l'école de semaine.

Environ six semaines après la mort de mon mari le village de Mokwaé Akanangisoa fut presque entièrement détruit par un incendie. Me souvenant de la dernière recommandation que lui fit mon mari, à savoir de ne pas consentir à ce que son village devînt une seconde Sodome, je craignis fort qu'elle ne m'accusât d'être l'auteur du sinistre ; aussi, dès que j'appris que son village brûlait, j'accourus sur les lieux. Je trouvai à mon arrivée la plupart des huttes en flammes, et Mokwaé Akanangisoa courant à droite et à gauche sous l'empire d'une vio-

lente excitation. Je lui pris la main et m'efforçai de la calmer, lui assurant que l'on ferait tout ce qu'il était possible de faire pour conjurer le désastre. Sans aucun doute les paroles de mon mari lui revinrent à l'esprit, car elle me demanda : « Est-ce que le reste de mon village brûlera aussi ? » — Je ne le pense pas », lui dis-je, « mais il faut que tes gens soient d'une extrême prudence. » J'essayai de lui dire l'exacte vérité, mais je pesai chacune de mes paroles, car si elle était toujours digne et réservée en ma présence, je la savais si cruelle dans ses jugements envers ses esclaves, que je me demandais en tremblant quelle punition recevrait le pauvre gamin qui était la cause de cet affreux incendie, qui, en moins d'une heure, consuma cent trente huttes. Chose étonnante, l'enfant fut seulement battu.

Voici un autre exemple de la cruauté de cette princesse. Pendant les quelques mois que je passai seule à Seshéké, il arriva qu'une jeune fille lui ayant désobéi, elle donna l'ordre de l'étrangler. Cet ordre ne fut exécuté qu'incomplètement, et Mokwaé, voyant la jeune fille gisant à terre à demi-morte, reprocha à ses gens d'avoir mal fait leur ouvrage, et leur ordonna d'achever la

pauvre créature et de l'enterrer immédiatement, ne voulant pas, par crainte superstitieuse, que son corps demeurât dans le village durant la nuit.

Lorsque j'appris le fait, je crus qu'il était de mon devoir de tenter auprès d'elle de sérieuses remontrances, mais sa seule réponse fut celle-ci : « Ce n'est pas moi, ce sont mes gens qui l'ont tuée ! » Je savais cependant fort bien à quoi m'en tenir, car les indigènes chrétiens ne me laissaient pas ignorer ses méfaits, et lorsque je les lui reprochais, elle me regardait avec surprise et disait : « Qui t'a raconté cela ? »

Mokwaé Akanangisoa vit encore aujourd'hui à Seshéké, mais son cousin Litia, qui, ainsi que je l'ai raconté, est un chrétien vivant, s'efforce de la retenir et de l'empêcher de mettre à exécution ses funestes desseins.

En septembre Mlle Kiener revint auprès de moi, et y resta jusqu'à mon départ, c'est-à-dire jusqu'en décembre. Grâce à son précieux secours je pus donner suite à tous les travaux que mon mari avait entrepris ; Mlle Kiener s'occupait de l'école, l'évangéliste pourvoyait aux divers cultes, tandis que je vaquais aux travaux d'intérieur et recevais tous ceux qui venaient me demander aide et conseil.

Pendant tout ce temps, je dois le dire à leur louange, la conduite des indigènes chrétiens fut au-dessus de tout éloge.

CHAPITRE VII

PÉRILS ET ÉPREUVES DANS LE DÉSERT

C'est donc en février 1896, c'est-à-dire deux mois avant la mort de mon mari, qu'éclata la peste bovine dont j'ai parlé plus haut. Par suite de cette terrible épidémie, nous nous trouvions privés de toute communication avec le monde extérieur, car la station missionnaire la plus rapprochée ne se trouvait pas à moins de soixante kilomètres de la nôtre. Cette calamité devait nécessairement en engendrer une autre, à savoir la famine, car non seulement nous nous trouvions peu à peu à court d'aliments européens, mais nous allions en outre être dépourvus de calicot et de perles de verre, qui servent dans le pays de monnaie courante, en échange de laquelle nous pouvions nous procurer auprès des indigènes du grain ou d'autres denrées. Nous dûmes alors vivre principalement de farine de maïs, d'une espèce de courge et de patates[1]. La provision de sucre diminuant de

[1] Espèce de pomme de terre sucrée.

jour en jour, plusieurs missionnaires purent le remplacer par du miel sauvage ; quand au thé et au café il m'en restait à moi-même une provision suffisante pour mon voyage jusqu'à Palapye.

Il m'était en effet impossible de songer à rester non seulement à Seshéké, mais aussi au Zambèze, c'est pourquoi je me décidai à retourner avec ma petite Lucie au Lessouto, où, l'on s'en souvient, Florette avait été envoyée précédemment. Mais comme tous nos bœufs avaient péri par suite de la maladie, je n'avais aucun moyen de transport à ma portée. Les autres missionnaires s'efforcèrent alors de trouver des bœufs, autant pour mon voyage que pour leur permettre de profiter de l'occasion du retour de mon wagon pour se ravitailler eux-mêmes. Finalement ils réussirent à s'en procurer, et, en septembre, M. Adolphe Jalla m'envoya vingt bœufs de Séfula, la station de M. Coillard, où la peste bovine n'avait pas exercé ses ravages[1].

[1] La manière dont on put se procurer ces bœufs est des plus intéressantes : nous en empruntons le récit à l'ouvrage de M. Coillard intitulé : *Sur le Haut-Zambèze.* « Je possédais un petit nombre d'exemplaires du Nouveau-Testament et quelques recueils de cantiques que nous offrîmes à nos élèves de leur vendre. Dès qu'ils surent qu'ils pouvaient acheter des Nouveaux-Testaments et des livres de cantiques, ils furent dans

J'attendis cependant trois mois encore avant de partir, voulant m'assurer qu'ils ne portaient pas en eux le germe de la maladie

Et maintenant que les bœufs étaient trouvés, il me fallait me procurer un wagon. La pensée me vint alors d'utiliser le train de derrière d'un chariot abandonné à Seshéké par un commerçant quelques années auparavant. A l'aide de planches j'en fis une wagonnette à deux roues ayant six pieds de long, je la recou-

la jubilation ; pour prix l'un d'eux amena son bœuf, un autre alla demander à son père de lui donner un veau. Pour chacun nous joignîmes aux volumes une quantité d'étoffe correspondante à la valeur de l'animal qu'il offrait. Un charmant petit garçon vint, tout joyeux, nous informer qu'il avait amené sa génisse, et en effet ce joli animal, âgé de deux ans, gambadait dans notre cour. Toute l'école était là, et lorsque j'apportai les livres, avec quelques pièces d'étoffe et même une chemise, il y eut une exclamation générale de surprise. Le petit garçon s'avança les yeux brillants de bonheur, et il n'eut pas plus tôt les livres entre les mains qu'il se mit à sauter et à gambader tout comme sa génisse, puis il courut au village, suivi de près par tous ses compagnons........ C'est une chose étrange que le désir de ces enfants païens, sachant à peine lire, de posséder la Parole de Dieu. Et c'est non moins merveilleux de voir leurs parents, tout païens qu'ils sont, leur fournir le moyen de se la procurer, eux qui ne savent rien de l'Evangile !..... Nous pûmes ainsi acheter 18 jeunes bœufs qui, ayant heureusement échappé à la peste, purent, en 1897, composer l'attelage du wagon qui emmena Mad. Goy. » *(Note de l'édition anglaise)*

vris d'une toile-abri, et lui fabriquai une timonière au moyen d'un jeune arbre coupé dans la forêt. Mon véhicule une fois terminé fut chargé de mes bagages, et se trouva bientôt prêt pour le départ. Mais voilà que comme je venais de rentrer dans la maison, j'entends un choc suivi d'un bruit de chute ; je me précipite vers la porte, et à ma grande consternation je vois mon chariot qui avait basculé, et toutes mes caisses projetées sur le sol. Nous dûmes alors remettre tout en ordre, et charger de nouveau la wagonette après l'avoir toutefois munie à sa partie postérieure de deux forts soutiens en bois, pour l'empêcher de se renverser en arrière. Lorsque tout fut prêt, je m'embarquai avec ma petite Lucie pour descendre le Zambèze en canot, laissant le chariot suivre la voie de terre au pas tranquille et lent de son attelage.

Une fois arrivée à Kazungula, et rejointe par mes bagages. il fallut pourvoir au passage sur l'autre rive du fleuve, qui, en cet endroit, ne mesure pas moins de cinq cents mètres de largeur. On dut donc décharger premièrement la wagonette, et après en avoir enlevé les roues, on la fixa sur un canot ; quatre jeunes hommes, montés chacun sur une embarcation, se placèrent aux quatre angles, maintenant la wagonette en équilibre au moyen de courroies, tan-

dis que huit autres, — deux dans chaque canot, — ramaient vigoureusement vers la rive opposée. Les bœufs, maintenus par des cordes fixées à leurs cornes, furent à leur tour mis à l'eau ; ils essayèrent d'abord de nager, mais effrayés et bientôt épuisés de fatigue, ils se laissèrent tout bonnement remorquer jusqu'à l'autre bord. Je dus surveiller moi-même toute l'opération, y compris le rechargement du chariot, et ce ne fut qu'après deux jours de travail que nous pûmes nous remettre en route. Pendant la nuit ma petite Lucie et moi dormions dans la wagonette sur un matelas étendu sur nos caisses.

Par suite de la famine nos provisions de voyage se réduisaient à peu de chose, mais j'avais emmené avec moi deux vaches afin d'avoir constamment du lait pour ma petite fillette âgée alors de deux ans et demi. Mon escorte se composait de huit jeunes Zambéziens ; cinq d'entre eux devaient, au retour, ramener la wagonette au Zambèze avec des approvisionnements pour les missionnaires. L'un de ces jeunes gens avait travaillé à la station sous la direction de mon mari, et avait aussi appris à conduire les bœufs , aussi m'était-il fort précieux de l'avoir avec moi. Les trois autres avaient été mes élèves pendant cinq ans, et mon intention était de

les emmener jusqu'au Lessouto, où ils pourraient poursuivre leurs études.[1]

Pendant trois semaines nous voyageâmes au travers d'une interminable forêt ; chaque soir nous allumions des feux autour de notre petit campement pour en éloigner les bêtes sauvages. Heureusement il nous était impossible de nous égarer, car nous suivions un « track[2] » tracé précédemment par un voyageur et considérablement amélioré par M. Coillard ; mais il arrivait fréquemment néanmoins que la wagonette était arrêtée par les lianes et les branches d'arbres, et qu'il fallait faire usage de la hache pour lui frayer le passage.

Enfin, au bout de ces trois semaines, nous atteignîmes les bords de la rivière Nata ; là nous croisâmes les deux hommes chargés du transport du courrier, qui se rendaient au Zambèze. Ce fut une heureuse rencontre, car ils avaient justement des lettres pour moi ; mais par contre ils me firent part d'une nouvelle qui ne laissait pas d'être inquiétante,

[1] L'un de ces trois jeunes gens retourna au Zambèze l'année suivante ; les deux autres, que représente la gravure ci-contre, restèrent au Lessouto ; l'un deux, Moetséko, y est mort en 1900 ; l'autre, Akaïndé, se prépare à retourner au Zambèze comme instituteur évangéliste.

[2] Sentier, chemin.



AKAÏNDÉ. — MOETSÉKO.



à savoir qu'ils avaient traversé, trois jours auparavant, des pâturages appartenant à Khama, où les bœufs, atteints de la peste, mouraient les uns après les autres.

Cela étant, quel parti prendre ? Continuer, c'était vouer mes bœufs à une mort certaine, car ils n'avaient pas encore eu la maladie, et comme j'estimais qu'il fallait à tout prix chercher à ravitailler nos missionnaires déjà si à court de vivres, je ne voulais pas risquer d'en compromettre la possibilité. D'autre part, je l'avoue, j'étais combattue en songeant à ma fillette comme aussi à ma propre faiblesse, et l'amour maternel, joint à l'instinct naturel de conservation propre à toute créature humaine, me poussait à poursuivre ma route avec ma wagonette.

Dans l'angoisse où je me trouvai, je pris ma petite Lucie dans mes bras, et je demandai ardemment à Dieu de me montrer ce que je devais faire. M'en remettant à Lui, je pris alors la décision de laisser ma wagonette et mes bœufs, avec tout mon bagage, sur les bords de la Nata, sous la garde de deux de mes jeunes gens, et de franchir comme je pourrais, à travers le désert[1], les trois cent cinquante kilomè-

[1] Quoique nommée généralement le désert, cette contrée n'est pas une étendue de sable toujours aride et nue, mais une

tres qui me séparaient de Palapye. Une fois arrivée là, je tâcherais de me procurer un wagon et des mules pour envoyer des approvisionnements jusqu'à la Nata, et me ramener mes bagages.

Mon escorte s'était sensiblement augmentée, car deux jours avant d'atteindre la Nata nous avions été rejoints par neuf jeunes Ba-rotsi venant de Seshéké, qui se rendaient au Transvaal pour travailler dans les mines d'or. Ils mouraient de faim, n'ayant eu depuis plusieurs jours pour toute nourriture que des chenilles et quelques racines, aussi me demandèrent-ils tout d'abord à manger. Malgré le peu de provisions que j'avais pour ma petite troupe, je ne pouvais leur refuser, et j'engageai mes jeunes gens à partager avec eux leur maigre pitance. Ils me prièrent de leur permettre de se joindre à nous, m'offrant leurs services et ne demandant pour tout paiement que leur nourriture.

Lors donc que j'eus pris la décision dont je viens de parler, je fis part à mes garçons du plan que j'avais conçu, les informant que deux d'entre eux devraient rester à la garde de la wagonette et des bœufs. Aucun d'eux ne fit d'objection à mes projets.

immense plaine sablonneuse, couverte de hautes herbes et de brousse, et où les arbres ne sont pas rares.

Il ne me fallut pas moins d'une journée pour organiser notre expédition. Avec un cadre formé de quatre branches fortes et légères, entre lesquelles je tendis des courroies entrelacées, nous fîmes une sorte de litière ou mieux de brancard à quatre bras, sur lequel je plaçai deux coussins ; des branches flexibles recourbées par-dessus et recouvertes de toile formèrent une toiture destinée à servir d'abri contre la pluie ou le soleil. Mes garçons se déclarèrent tout prêts à porter ainsi non seulement ma petite Lucie, mais aussi moi-même.

Je quittai la Nata le 5 janvier, escortée par mes quinze jeunes gens ; mais au bout d'une demi-heure de marche surgit une nouvelle difficulté, car mes porteurs s'arrêtèrent en disant : « Mère, c'est trop lourd pour nous ! » Je ne pouvais qu'approuver, car tous ces garçons étaient jeunes et par conséquent pas encore très robustes. Que faire alors ? Retourner en arrière pour chercher ma wagonette était impossible, car cette pensée me poursuivait sans cesse : comment nos missionnaires pourront-ils vivre si je ne réussis pas à les ravitailler ?

Sentant alors un courage tout nouveau naître en moi, je pris la résolution d'aller de l'avant, et de faire mes trois cent cinquante kilomètres à pied. Je

me remis donc en route, marchant la première, et suivie de mes garçons qui portaient Lucie à tour de rôle. Nos provisions étaient empaquetées dans des boîtes en fer-blanc, et nous avions avec nous, outre trois moutons, nos deux vaches, qui, en cas d'absolue nécessité, pourraient nous servir de nourriture. Deux jours seulement après notre départ une de ces bonnes bêtes fut atteinte de la peste, et il fallut l'abattre ; mes garçons la dépouillèrent et eurent ainsi de la viande pendant cinq jours. Cela me rendit fort inquiète au sujet des bœufs que j'avais laissés sur les bords de la Nata; je me demandais sans cesse s'ils étaient aussi malades et allaient peut-être succomber, rendant ainsi inutile le sacrifice que j'avais cru devoir faire.

La seconde de mes vaches vécut miraculeusement, on peut bien le dire, et nous tint fidèle compagnie pendant tout le reste du voyage ; elle ne manqua pas une seule fois de donner, matin et soir, une pleine tasse de lait pour ma petite Lucie. Pauvre bête ! trois jours après notre arrivée à Palapye elle mourut à son tour.

La contrée que nous avions à traverser est une immense plaine non point rocailleuse, mais au contraire recouverte d'un sable fin et brûlant, dans lequel on enfonçait jusqu'à la cheville, ce qui ren-

dait la marche fort pénible ; aussi marchions-nous régulièrement deux heures et nous reposions pendant les deux suivantes. Chaque soir nous cherchions un abri pour y passer la nuit. Je n'avais avec moi que deux paires de chaussures ; au bout de quinze jours l'une d'elles se trouva hors d'usage ; l'autre, fort heureusement, dura jusqu'à Palapye. Quoique fréquemment obligée de me déchausser pour traverser les rivières qui nous barraient le chemin, je n'eus pas même une écorchure, et grâce à Dieu, malgré que nous fussions bien exposés, aucun de nous ne fut malade.

Dans l'incertitude où nous étions de trouver toujours de l'eau, nous étions obligés d'en porter une certaine quantité avec nous, et lorsqu'il pleuvait nous en recueillions autant que nous pouvions pour refaire notre provision. Un autre avantage de la pluie était de rendre le terrain plus consistant et par conséquent la marche plus facile, mais cela ne durait guère, car bientôt toute l'humidité était absorbée par le sable.

La litière que nous avions fabriquée me servait de lit pendant la nuit ; nous la placions sur des branches fourchues plantées en terre afin qu'elle ne reposât pas directement sur le sol ; j'étendais une peau

de bœuf par-dessus la toile qui la recouvrait, de manière à former un abri imperméable en cas de pluie.

Lorsqu'il nous arrivait de rencontrer d'autres hommes, cela n'était pas sans nous causer quelque appréhension, car nous n'étions pas éloignés de la frontière du Matabéléland, dont les habitants, on le sait, sont particulièrement sauvages[1]. A diverses reprises nons rencontrâmes des Bushmen, généralement isolés ; c'étaient pour la plupart des gens de mauvaise foi, qui, lorsque nous leur demandions de nous indiquer où nous pourrions trouver de l'eau, nous envoyaient dans une direction tout opposée. Du reste ils semblaient avoir plutôt peur de nous.

Nous avions confié notre unique fusil aux deux jeunes gens laissés à la garde de la wagonette, aussi étions-nous absolument sans armes ; fort heureusement, quoique ce fût l'époque de l'année où les bêtes sauvages errent le plus volontiers à la recherche du gibier, nous n'en vîmes pas une seule pendant tout notre voyage. Nous n'entendîmes pas même au loin le rugissement du lion ; parfois cependant il nous arrivait le matin de rencontrer ses traces ; les gar-

[1] C'était peu de temps après la guerre des Anglais contre les Matabélés.

çons me disaient alors : « Mère, vois comme le lion a passé près de nous ! » Sept ans auparavant, lorsque, mon mari et moi, nous nous rendîmes au Zambèze, il nous arriva fréquemment d'entendre pendant la nuit les cris des hyènes et les rugissements des tigres ; cette fois-ci, alors que nous étions sans moyens de défense, Dieu ne permit pas qu'un seul de ces animaux se montrât à nous.

Oui, le Seigneur usa de bonté envers nous, et notre Père Céleste ne nous abandonna point. Chaque soir je rassemblais autour de moi mes quinze garçons ; nous chantions un cantique, après quoi je faisais la prière. J'avais l'assurance que Dieu écoutait ma requête, aussi était-ce avec une entière conviction que je pouvais leur dire qu'Il nous enverrait du secours. Lorsque survenait quelque difficulté en apparence insurmontable, ils venaient vers moi en disant : « Mère, nous savons que Dieu ne t'abandonnera pas ! » Combien alors il m'était doux de pouvoir leur dire à mon tour que j'étais sans inquiétude, et que, quoique j'ignorasse sous quelle forme, le secours nous viendrait certainement. Même ceux d'entre eux qui n'étaient pas encore chrétiens ne voulaient pas aller se coucher avant que nous eussions fait la prière.

Ceux de mes trois garçons qui étaient chrétiens avaient la charge de Lucie ; ils la portaient sur leur dos, chacun à son tour, enveloppée dans un châle plié en forme de sac, selon la coutume du pays[1]. Vers la fin du voyage la pauvre petite était si fatiguée qu'elle pleurait sans cesse, mais il nous était impossible de nous arrêter à cause d'elle, car le manque d'eau nous obligeait à poursuivre notre route, et en outre nos provisions diminuaient graduellement. A deux reprises, et chaque fois durant deux jours entiers, nous traversâmes des territoires entièrement dépourvus d'eau, et nous portions dans des boîtes en fer-blanc celle qui nous restait encore. Je faisais alors marcher devant moi celui de mes garçons auquel était confié le précieux liquide, de peur qu'il n'en renversât, comme aussi pour éviter tout gaspillage, et je rationnais mon monde en espaçant le plus possible les distributions.

Nous arrivâmes un jour à un village de Bushmen où, moyennant dix schellings, je pus me procurer cinq paquets de beltong[2], provenant de bœufs morts

[1] Avec cette différence que pour porter leurs enfants les indigènes les enveloppent non dans un châle, mais dans une peau de bête,

[2] Tranches de viande séchée au soleil.

de la peste ; je les distribuai à mes garçons, et cela me permit, pendant deux jours, de conserver intactes les quelques provisions qui me restaient.

Nous venions précisément de traverser un de nos plus mauvais moments ; en effet nous avions été arrêtés dans notre marche par une pluie qui paraissait ne jamais vouloir cesser. Mes pauvres garçons s'étaient construit un misérable abri, tandis que je m'étais arrangée tant bien que mal sous la toile de ma litière. Je laisse à penser si c'était froid et peu confortable ! Voyant en outre nos provisions diminuer sans cesse, tandis que nous en étions réduits à demeurer ainsi sur place, je me remis plus entièrement encore sous la protection de mon Père Céleste. Lorsque enfin la pluie cessa, je choisis deux de mes garçons, et les ayant pourvus d'un supplément de vivres, je les envoyai en avant à Palapye, avec une lettre pour le roi Khama, dans laquelle j'implorais son secours.

Deux jours après, alors que nous étions dans le plus complet dénuement, la provision de beltong étant épuisée et n'ayant plus pour Lucie et pour moi qu'un peu de riz et de macaronis, nous arrivâmes heureusement à un second village de Bushmen, dont le chef est sous la dépendance de Khama. Les habi-

tants furent très-bons pour nous, et nous donnèrent du lait, qu'ils apportèrent dans des écailles de tortues en guise d'assiettes. Le chef avait bien des vaches, des moutons et des chèvres, mais lorsque je lui demandai de me vendre un mouton, il refusa, alléguant que ce bétail appartenait à Khama. Une demi-heure plus tard je lui renouvelai ma demande, lui faisant remarquer que nous étions complètement à court de vivres. Il appela alors un de ses gens et lui donna l'ordre d'aller choisir et tuer un des plus beaux moutons de son troupeau, après quoi il me l'offrit en disant: « Je ne vends pas mes moutons aux missionnaires, c'est pourquoi je te prie d'accepter celui-ci en présent. »

Nous avions pu renouveler là aussi notre provision d'eau, qui ne dura pas longtemps, car bientôt il n'en restait plus qu'une boîte à biscuits à moitié pleine, que nous réservâmes pour Lucie. Celui des garçons qui la portait vint le soir vers moi et me dit: « Maintenant, *missis*, il te faut garder l'eau soigneusement toi-même, car j'ai tellement soif que si tu la laisses entre mes mains je ne pourrai m'empêcher de la boire pendant la nuit ! »

Nous continuâmes à marcher ainsi pendant un jour et une nuit sans trouver de l'eau. Alors un des gar-

çons vint à moi en disant: « Maintenant, mère, tu ne peux pas aller plus loin; reste ici, nous prendrons ces deux calebasses et irons en avant jusqu'à ce que nous trouvions de l'eau ! »

Ils partirent, et le lendemain soir je les vis revenir avec de l'eau. C'était vraiment touchant de les entendre : « Mère » , me dirent ils, « Dieu nous a fait trouver de l'eau ! » Posant alors leurs calebasses à terre, ils me prièrent de rendre grâces à Dieu. Ils étaient si contents d'avoir trouvé de l'eau !

Mais nos provisions touchaient à leur fin. Alors se passèrent quatre journées pendant lesquelles Dieu jugea à propos de mettre ma foi à une rude épreuve. Une poignée de riz cuit dans l'eau avec un peu de graisse, voilà à quoi se réduisait la ration journalière de chacun de mes treize garçons; Lucie et moi nous contentions d'un peu de macaronis. Eh bien ! malgré ces privations, la conduite de ces jeunes gens fut vraiment exemplaire; pendant tout ce temps il n'y eut de leur part ni une plainte, ni le moindre signe de mécontentement. Et pourtant la plupart d'entre eux étaient païens, mais, sans aucun doute, le secours que Dieu nous avait accordé jusqu'alors devait avoir fait impression sur eux, car si par hasard il m'arrivait de tarder à faire notre prière du soir, ils

venaient d'eux-mêmes me dire: « Mère, est-ce que nous ne demandons pas à Dieu de continuer à nous protéger ? »

En quittant le village je les avais prévenus que nos provisions ne pourraient durer jusqu'à Palapye, mais qu'il fallait mettre notre confiance en Dieu, et qu'Il ne nous abandonnerait point. Pendant quelques jours nous luttâmes courageusement, jusqu'à ce qu'enfin, complètement épuisés, nous nous vîmes forcés de renoncer à aller plus loin, et d'attendre avec confiance le secours espéré.

Nos dernières provisions furent achevées un samedi; le lendemain nous fîmes halte, et, comme les dimanches précédents, je fis un petit culte avec mes garçons. Le lundi ceux-ci déclarèrent qu'ils n'avaient pas la force de marcher davantage. Comme je n'avais plus aucune nourriture à leur donner, ils firent bouillir dans l'eau une courroie et la coupèrent en petits morceaux pour la manger. La perspective de mourir de faim se dressait effrayante devant nous.

Dans le courant de la journée j'entendis un de mes jeunes gens, couché sous un arbre, prononcer ces paroles : « Nous restons ici parce que *Missis* est comme notre mère, mais si c'était n'importe qui d'autre

nous l'abandonnerions. » M'approchant alors, je leur demandai : « Vous ne voulez pas m'abandonner, n'est-ce pas? » — « Oh! non, » répondirent-ils, « nous ne voulons pas t'abandonner, mais quand donc aurons-nous à manger ? » — « Ce soir », leur dis-je, « j'en suis sûre. »

Un peu plus tard, vers quatre heures de l'après-midi, j'étais assise avec Lucie au pied d'un arbre, lorsque j'entendis un des garçons qui disait : « Quel drôle de chant ont les oiseaux dans cet endroit ! » Bientôt nous entendîmes de nouveau : Ha-i ! Ha-i ! — « Ce n'est pas un oiseau qui chante, » dit un des jeunes gens, « c'est un homme qui excite son attelage. »

A l'ouïe de ces paroles je m'élançai dans la direction d'où venaient les cris ; tous les garçons me suivirent et bientôt nous aperçûmes au travers des arbres une wagonette conduite par deux hommes. Quelle joie ! et combien grande était ma reconnaissance ! En effet ce chariot, attelé de quatre magnifiques paires de bœufs et chargé de provisions, m'était envoyé par Khama, sous la conduite de son gendre Ratschoka. Aussitôt qu'il me vit, celui-ci s'avança vers moi et me demanda : « Es-tu la dame missionnaire que je viens chercher ? » — « Oui »,

lui dis-je. Alors, faisant avancer sa wagonette près de notre campement, il fit placer les provisions devant moi en disant : « Khama t'envoie ses salutations et te prie d'accepter ceci comme un présent de sa part ; il nous a en outre chargés de te ramener sans retard avec nous à Palapye ».

Que n'y avait-il pas dans ce chariot si bienvenu ! une caissette de farine de maïs, une boîte de thé, une autre de sucre, des confitures, du lait condensé, des conserves de bœuf, des biscuits, des fruits secs, et, par-dessus le marché, un excellent matelas que nous envoyait Mrs Willoughby, la femme du missionnaire de Palapye, et qui ne fut pas moins apprécié que le reste.

Lorsque toutes ces merveilles furent étalées à nos pieds, je me tournai vers mes garçons et leur dis : « Qu'allons-nous faire d'abord ? » — « Remercier Dieu », répondirent-ils sans hésiter. Des larmes de joie et de reconnaissance coulaient de mes yeux. Je leur donnai de la farine de maïs, et après qu'ils en eurent fait cuire à deux reprises, ils se déclarèrent satisfaits ; puis ayant ouvert une seconde boîte, je leur distribuai des biscuits qu'ils s'empressèrent également d'accepter. Lorsque enfin chacun fut rassasié, je me hâtai de tout remettre en ordre

dans la wagonette, et une heure plus tard les bœufs furent attelés de nouveau et nous nous remîmes en route. Les garçons s'étaient déchargés de tout leur bagage sur le chariot, et marchaient à côté en chantant, tandis que Lucie et moi dormions profondément à l'intérieur.

Deux jours et demi plus tard nous atteignîmes enfin Palapye, où nous attendait le chaud et réconfortant accueil de M. et Mrs Willoughby, avec lesquels nous passâmes une semaine des plus agréables.

Il y avait juste vingt-et-un jours que nous avions quitté les bords de la Nata, et six semaines que nous étions partis de Kazungula.

Nous n'avons jamais voyagé le dimanche.

CHAPITRE VIII

RETOUR AU FOYER

Peu après mon arrivée Khama vint me voir, et dès le lendemain je me rendis à mon tour auprès de lui pour lui rendre sa visite. Comme je le remerciais de ce qu'il avait fait pour moi, il me répondit : « Oh ! Missis, il ne vaut pas la peine d'en parler, c'est si peu de chose ! » Je le priai alors de me laisser donner quelque argent aux deux jeunes gens qu'il avait envoyés à ma rencontre avec son chariot (car les deux jeunes garçons que j'avais envoyés auprès de lui étaient arrivés dans un tel état de fatigue qu'ils n'auraient jamais pu se remettre en route tout de suite pour revenir me chercher), mais il me dit : « Non ! non ! les jeunes gens sont à moi, les bœufs et le chariot sont aussi à moi, et je ne veux rien accepter en échange de ce léger service. »

Je n'oubliai point cependant nos missionnaires au Zambèze, non plus que les deux fidèles garçons laissés à la Nata à la garde de mes bagages, et j'em-

ployai mon séjour à Palapye à aviser au moyen de ravitailler les uns et les autres. Je trouvai précisément là une certaine quantité de caisses de provisions, arrivées d'Europe à destination des missionnaires, et qui étaient restées en souffrance depuis une année par suite de l'épidémie de peste bovine. Ayant pu me procurer un chariot ainsi que des bœufs inoculés, — et par conséquent réfractaires à la maladie, — j'expédiai aux deux garçons qui attendaient au bord de la Nata autant de caisses que j'estimais que ma wagonette pût en contenir — malheureusement ce n'était pas beaucoup ; — ceux-ci les chargèrent sur leur petit véhicule et s'en retournèrent fidèlement au Zambèze, tandis que les gens de Khama revinrent à Palapye avec mes bagages.

J'avais envoyé à mes sœurs un télégramme ainsi conçu : « *Mathilde et Lucie bien arrivées* ! » C'était le premier message les informant que j'avais quitté le Zambèze. — A cette époque le chemin de fer n'arrivait pas encore jusqu'à Palapye, aussi me rendis-je en poste à Magalapye, et de là par un train de marchandises à Gaberones, où je demeurai deux ou trois jours chez Mrs Surmen, la femme du magistrat de la localité. Il était deux heures du matin lorsque nous arrivâmes, et comme il n'y avait point là de

station proprement dite, mais seulement quelques tentes, occupées par les employés de la ligne, nous fûmes obligés, Lucie, mes trois jeunes Ba-rotsi et moi, de passer le reste de la nuit sous un arbre. Dès que le jour parut, j'envoyai un de mes garçons auprès de Mrs. Surmen pour l'informer de mon arrivée, et aussitôt elle envoya son « *cart*[1] » pour nous prendre.

De Gaberones nous nous rendîmes en chemin de fer à Kimberley, où je passai quelques jours délicieux chez Mrs Duncan, une de mes anciennes amies de pension. Bien reposée par ce confortable séjour, je me remis en route pour Blœmfontain, où le *cart* de mes sœurs m'attendait. Je n'eus qu'à y monter, et le lendemain, à quelques heures de distance de New Vale, je les trouvai toutes deux dans le *velt*[2], où elles étaient venues à ma rencontre.

Je laisse à penser le reste ; les mots me manquent en effet pour décrire l'accueil dont je fus l'objet à New Vale, et ma joie de revoir ma petite Florette. Il y avait un an qu'elle m'avait quittée, et avait beaucoup grandi ; au premier moment elle s'élança vers moi, mais ne me reconnaissant pas, elle se

[1] Sorte de tilbury à deux roues et à capote.

[2] Plaine.

détourna et courut se réfugier auprès de sa tante. Plusieurs de mes anciennes amies se trouvaient là aussi, et toutes ensemble nous élevâmes nos cœurs à Dieu pour le remercier de son incessante bonté envers nous.

J'avais donc quitté, huit mois après la mort de mon mari, notre chère station de Seshéké, où nous avions espéré servir Dieu pendant de nombreuses années. Les sept ans que nous y passâmes s'écoulèrent bien vite; l'œuvre missionnaire était à peine commencée; quelques grains de la semence divine avaient cependant commencé à germer, et nous eussions tant aimé les voir porter des fleurs et des fruits ! Mais le Seigneur en avait décidé autrement ; Il avait rappelé à Lui son serviteur, et moi-même j'avais dû retourner auprès des miens au Lessouto.

Je n'en suis pas moins, je tiens à le dire, restée profondément attachée à notre mission du Zambèze, et il m'est pénible, je l'avoue, de me sentir pour ainsi dire mise de côté, car lorsque je songe à l'immensité de l'œuvre à accomplir là-bas, et au petit nombre d'ouvriers qui s'y trouvent, oh ! alors j'éprouve un désir ardent de retourner travailler avec eux. Celui qui a été gagné par la « *fièvre de l'Afrique* » ne peut, je crois, plus s'en affranchir. C'est étrange comme l'on

arrive à aimer ces pauvres nègres; l'attachement qu'on éprouve pour eux est sans aucun doute un don de Dieu.

J'ai été missionnaire, et j'éprouve le besoin de l'être encore. Mais je sais que pour le présent telle n'est pas la volonté de Dieu à mon égard. Lui-même pourvoira à remplacer ceux de ses serviteurs qui tombent sur le champ de bataille.

Prions pour l'œuvre des missions ! Demandons à Dieu ce qui nous paraît difficile, impossible même, sachant qu'Il peut faire bien au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons. « *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* » Puissent nos cœurs être animés d'un zèle toujours nouveau, et nos efforts avoir constamment pour but l'accomplissement de notre prière quotidienne :

QUE TON RÈGNE VIENNE !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE

CH. EGGIMANN & Cie

GENÈVE





